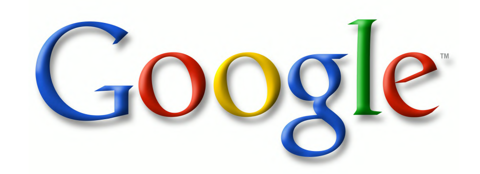
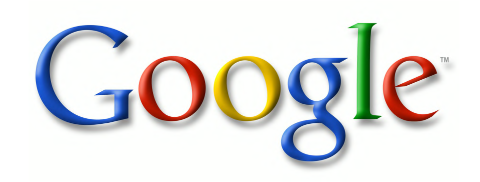










LA HENRIADE

Avec les variantes,

NOUVELLE EDITION.



A PARIS.

Chés DUCHESNE, *Libraire*

Rue Saint Jacques au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec approbation et privilege du Roy.

LA HENRIADE,

AVEC

LES VARIANTES;

NOUVELLE ÉDITION.

SECONDE PARTIE.

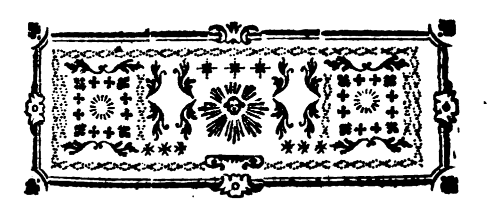


A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S.-Jacques.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LA HENRIADE.



DISSERTATION SUR LA MORT DE *HENRI IV.*

Le plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du temps de la mort de *Henri IV* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, &

on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'État, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant ; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue ; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enléve des perſonnes conſidérables ; il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuve, dont les Hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une

pleuréſie ; combien d'Auteurs la ſont empoiſonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoiſonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'aviſe guères de douter que le Pape *Alexandre VI* ne ſoit mort du poiſon qu'il avait préparé pour le Cardinal *Corneto*, & pour quelques autres Cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicciardin*, Auteur contemporain, Auteur reſpecté, dit qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le Pape fût un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à *Guicciardin : L'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion.* Vous étiez l'ennemi du Pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un Pape de ſoixante & quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quel-

ques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet si important ? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets-de-chambre, avant que les Papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire, qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plûtôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fiévre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de son père, voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père & le fils sont malades en même tems ; donc ils sont empoisonnés : ils sont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes sans scrupule ; donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze Cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la Logique d'un peuple qui déteste son Maître : mais ce ne doit pas être celle d'un Historien. Il se porte pour juge, il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit

déclarer personne coupable, sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*. je le dirai des mémoites de *Sully* au sujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent composés par des Sécretaires du Duc de *Sully* alors disgracié par *Marie de Médicis*; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette Princesse, que la mort de *Henri IV* faisait Maitresse du Royaume, & sur le Duc d'*Espernon* qui servit à la faire déclarer Régente. *Mezeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons, & celui qui vient de faire imprimer le sixiéme tome des mémoires de *Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuse à la fois le Père *Alagona* Jésuite, oncle du Duc de *Lerme*; tout le Conseil Espagnol, la Reine *Marie de Médicis*, la Maitresse de *Henri IV* Madame de *Verneuil*, & le Duc d'*Espernon*. Choisissez donc. Si la maitresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit : si le Conseil d'Espagne a mis dans Naples le coûteau à la main de *Ravaillac*; ce n'est donc pas le Duc d'*Espernon* qui

l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appellait *Catholique à gros grains*, comme il est prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses; lui qui, d'ailleurs, empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son coûteau sanglant, & qui voulait qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves, dit *Mezeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je réponds, qu'il n'y a aucune preuve. Consulrez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Descomans*, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe, cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusques dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune-homme qu'on aurait séduit, un

fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs ? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape ; j'ai eu des viſions, des révélations ; j'ai cru ſervir* DIEU *: je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la Meſſe ; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au Roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'a déja tenté deux fois ; qu'il y a réſiſté ; qu'il a quitté Paris pour ſe rendre ce crime impoſſible : qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étaient la superstition & la fureur, qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément* : c'était l'esprit de *Poltrot* qui assassina le Duc de *Guise* ; c'étaient les maximes de *Balthazar Gérard*, assassin du grand Prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant, & il suffisait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV*, le meilleur des Rois ; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le Roi des Philistins, *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence ; on les prenait pour

la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *St. François* son patron, & à tous les Saints; il se confesse avant de recevoir la question; il charge deux Docteurs auxquels il s'est confessé, d'assurer le Greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi: il avoue seulement qu'il a parlé au Père *d'Aubigni*, Jésuite, de quelques visions qu'il a eues, & le pere *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment, sur sa damnation éternelle, qu'il est seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons? Sont-ce-là des preuves suffisantes?

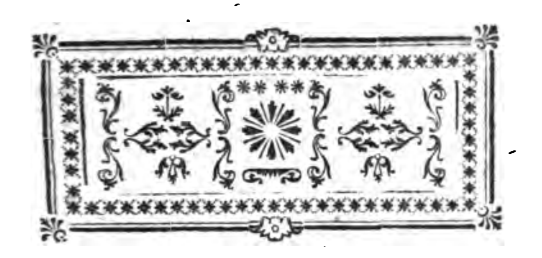
Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de *Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premiérement ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait : le Roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de *l'Etoile* ? Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces

journaux qui ſont des recueils de tout cè que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu Marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles : » La Reine d'Eſpagne *Marie-*
» *Louiſe* d'Orléans eſt morte empoiſon-
» née par le Marquis de *Mansfeld* ; le poi-
» ſon avait été mis dans une tourte d'an-
» guilles ; la Comteſſe de *Pernits*, qui
» mangea la deſſerte de la Reine, en
» eſt morte auſſi ; trois Cameriſtes en
» ont été malades ; le Roi l'a dit ce ſoir
» à ſon petit couvert ». Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV*, & rapporté par un Courtiſan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la Comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois Cameriſtes malades, & non moins faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point Mr. de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet-de-chambre imbécille, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je

suppose cependant que ces mémoires tombassent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors sous presse! que de mensonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Aristote* avait bien raison, quand il disait que *le doute est le commencement de la sagesse.*





ESSAI*
SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens gouts des Peuples.

On a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous

* Cet Essai avait d'abord été composé en Anglais par l'Auteur lorsqu'il était à Londres en 1726. On le traduisit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade. Mais depuis l'Auteur refondit cet Ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poème. On ne voit que des Maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur. Le monde est plein de critiques, qui à force de *Commentaires*, de définitions, de *Distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble, qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas longtems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pû avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres ! La voie par laquelle on a si longtems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de Poésie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en

ſe jouant. Ce ſont des Tyrans, qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère ; auſſi ces prétendus Légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plûpart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport ; & quand même leurs règles seraient juſtes combien peu ſeraient-elles utiles ? *Homère Virgile*, le *Taſſe*, *Milton*, n'ont guères obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les Grands-Hommes dans leur marche, & ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles, qui n'y ſont aſſûrément point. Mais comme ce Poëte Grec a compoſé deux Poèmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à-peu-près comme

es Astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantissaient un Ciel ou deux de crystal à la moindre difficulté.

Si un de ceux, qu'on nomme savans, & qui se croient tels, venait vous dire; *le Poème Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros achève quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année*; il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse; car sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère* est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un Poème épique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le Diable & par sa femme en un jour, & est chassé du Paradis terrestre pour avoir désobéi à DIEU. Ce Poème cependant est mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*; & beaucoup de personnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque apparence de raison.

Mais, me direz-vous, le Poème épique ne sera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuse? Non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. L'*Œdipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *César* de *Shakespear*,

le *Caton* d'*Addiſſon*, la *Mérope* du Marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinaut*, ſont toutes de belles Tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendu familiéres. Il n'en eſt point des Arts, & ſurtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins différent. Que dis-je? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiécles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les États; ils changent en mille maniéres, tandis qu'on cherche à les fixer.

La Muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-

différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* & de *Carissimi* : des airs Persans ne plairaient pas assûrément à des oreilles Européanes. Mais sans aller si loin, un Français accoûtumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris ; & tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamarion notée, que le caractère des deux langues est très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, & doit par conséquent l'être beaucoup dans la Musique. Nous suivons à-peu près les règles d'Architecture de *Vitruve* ; cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos Architectes, ne ressemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Ciceron*, que nos habillemens ne ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet : Qu'était la Tragédie chez les Grecs? Un chœur, qui demeurait presque toûjours sur le théâtre, point de division d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez

les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action; & si les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité, qui anime leurs pièces, un style naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun, qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée, que nous devons nous former de la Poésie épique? Le mot *Epique* vient du Grec ἔπος, qui signifie *Discours* : l'usage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifiait aussi *Discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux Généraux d'armée, fut ensuite conferé aux seuls Souverains de Rome.

Le Poème épique regardé en lui-même est donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action soit simple, ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois

ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade*; que le Héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée*, qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée*; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs; que l'action se passe sur la terre, ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique, comme dans *la Luziade*; dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana*; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre Monde, comme dans le *Paradis* de *Milton*; il n'importe: le Poème sera toujours un Poème épique, un Poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disait le célèbre Mr. *Addisson*, de donner le titre de Poème épique au *Paradis perdu* de *Milton*, appellez-le, si vous voulez, un Poème divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez, que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de Comédie aux piéces de Mr. *Congreve*, ou à celles de *Calderon*; parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs? La carrière des Arts a plus d'étendue

qu'on ne pense. Un homme qui n'a lû que les Auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit daus les langues vivantes & celui qui ne sait que la langue de son pays, est comme ceux qui, n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, & que qui a vû Versailles a tout vû.

Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir, sur quoi les Nations polies se réunissent, & sur quoi elles différent. Un Poème épique doit partout être fondé sur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon-sens, appartient également à toutes les Nations du Monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & simple*, qui se développe aisément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira d'avantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné. Plus l'action sera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit *intéressante*; car tous les coeurs veulent être

remués ; & un Poème parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, serait insipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme, qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à-peu-près les principales règles, que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet instinct qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût, qui plaisent également à toutes les Nations ? Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modêles, *Homère*, *Démosthène*, *Virgile*, *Ciceron*, ont en quelque maniére réuni sous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une seule République de lettres ; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous

Vous ſentez, dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractere de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même Soleil : mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. Vous réconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractére des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particuliéres aux Anglais ; ils ſont ſurtout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance ; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres. Pour regarder

dans tous ses jours cette différence, qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison en Italie, ces vers de la troisième stance du premier Chant de la *Jérusalem.*

Così all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor' gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un Poëme épique Français. Nous lisons avec plaisir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le Chant seizième de la *Jérusalem*, lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore :

Sì, che tornò la flebile parola
Più amara in dietro a rimbombar sul core.

Ces quatre vers Italiens sont très-touchans & très-naturels; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimathias* en Français. » Elle voulait crier : Cruel, pour» quoi me laisses-tu seule ? mais la douleur » ferma le chemin à sa voix, & ces pa» roles douloureuses reculèrent avec plus » d'amertume, & retentirent sur son cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus sublimes endroits du Poème singulier de *Milton* dont j'ai déja parlé ; c'est au premier Livre, dans la description de Satan & des Enfers.

—— Round he throws his baleful eyes
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride, and stedfast hate.
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation waste and wild:
A dungeon horrible, on all sides round,
As one great furnace, flam'd, yet from those flames
No light, but rather darkness visible,
Serv'd only to discover, sights of woe;
Regions of sorrow! doleful shades! where peace
And rest can never dwell! hope never comes
That comes to all, &c.

» Il promène de tous côtés ses tristes

» yeux dans lesquels sont peints le désespoir & l'horreur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haîne. Il voit d'un coup d'œil, aussi loin que les regards des Chérubins peuvent percer, ce séjour épouvantable, ces déserts désolés, ce dongeon immense, enflammé comme une fournaise énorme. Mais de ces *flammes il ne sortait point de lumière ; ce sont des ténèbres visibles*, qui servent seulement à découvrir des spectacles de désolation, des régions de douleur dont jamais n'approchent le repos ni la paix, où l'on ne connaît point l'espérance comme partout ailleurs.

Antonio de Solis dans son excellente histoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montézume* consultait ses Dieux, était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière, ajoûte: *o permitian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad*: » ou laissaient entrer » seulement autant de jour qu'il en fallait » pour voir l'obscurité «. Ces ténébres visibles de *Milton* ne sont point condamnées en Angleterre, & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés.

Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions ; l'exactitude Françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire. Qu'un homme comme le P. *Bourdaloue* prêche devant une aſſemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant, par un geſte noble, un diſcours pathétique, il s'écrie : » Oui, » Chrétiens, vous étiez bien diſpoſés : » mais le ſang de cette veuve que vous » avez abandonnée, mais le ſang de ce » pauvre que vous avez laiſſé opprimer, » mais le ſang de ces miſérables dont » vous n'avez pas pris en main la cauſe ; » ce ſang retombera ſur vous, & vos » bonnes diſpoſitions ne ſerviront qu'à » rendre ſa voix plus forte pour deman- » der à DIEU vengeance de votre infi- » délité. Ah ! mes chers Auditeurs, &c. Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes feront rire un auditoire Anglais : car autant qu'ils aiment ſur le théâtre les expreſſions ampoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent

dans la Chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, & récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, & quelquefois séche, qu'un homme lit au peuple sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des Nations.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison, & les passions sont par-tout les mêmes; cela est vrai, mais elles s'expriment partout diversement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche: cependant l'assemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine; & ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe serait regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des loix générales, des arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'inconstance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arts, il faut

nous informer de quelle maniére on les cultive chez toutes les Nations. Il ne suffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lû *Virgile* & *Homère*; comme ce n'est point assez, en fait de Tragédie, d'avoir lû *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les Anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs moeurs ; mais ce ferait s'égarer étrangement, que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la Religion, qui est presque toûjours le fondement de la Poësie épique ; est parmi nous l'opposé de leur Mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siége de Troie, que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges, nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance : notre Philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le Monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies, comme les Anciens : mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Qu'*Homère* nous représente ses Dieux

il doit juger de l'*Iliade* ; il ne se laissera point tyranniser par *Scaliger*, ni par *le Bossu* ; mais il tirera ses règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipso* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve*.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.





CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOmère vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'Ere Chrétienne ; il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous apprend qu'il écrivait dans *l'âge* qui suivait celui de la guerre de Troie, & que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain, qu'*Homère* fleurissait deux générations après la guerre de Troie ; ainsi il pouvait avoir vû dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siége, & il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie, qui avaient vû *Ulysse*, *Ménélas* & *Achille*.

Quand il composa l'*Iliade*, (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des Poëtes pour Historiens & pour Théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après *Hésiode* & *Homère*, qu'on se réduisit

à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable. Un livre dans ces tems-là était une chose aussi rare, qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'histoire des grands-hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle était la coutume de ces Peuples si différens de nous. Il n'y eut, jusqu'à *Hèrodote*, d'autre histoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun tems de Poésie sans Musique.

A l'égard d'*Homère*, autant ses ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que longtems après sa mort on lui a érigé des statues, & élevé des Temples. Sept Villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion est, que de son vivant il mendiait dans ces sept Villes, & que celui, dont la postérité

a fait un DIEU, a vécu méprisé & misérable ; deux choses compatibles.

L'*Iliade*, qui est le grand ouvrage d'*Homère*, est plein de Dieux & de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère* : on lui impute l'extravagance de ses Dieux, & la grossiereté de ses Héros. C'est reprocher à un Peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la Théologie Payenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Graces, qui doivent toujours accompagner la Déesse de la Beauté ; si la ceinture de *Vénus* sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette Religion, que nous lui reprochons ?

Et si ces fables étaienr déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle qui avait trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossiereté dans les Héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle* au neuvieme Livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille*; *Achille* & *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII*, Roi de Suede, a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme : & la plûpart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros, qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la Princesse *Nausica*, qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse & l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ses Héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que par cette supériorité seule les Nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au Mont. Atlas. Les Anciens se faisaient une gloire d'être robustes: leurs plaisirs étaient des exercices violens: ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à représenter un *Ajax* & un *Hector*, non un Courtisan de Versailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des Poèmes d'*Homère*, ce serait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière, que je me bornerai à une seule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des Temples, il s'est trouvé bien des infidèles, qui se sont

moqués de sa divinité. Il y a eu dans tous les siècles des Savans, des *raisonneurs*, qui l'ont traité d'Écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce Père de la Poësie est depuis quelque tems un grand sujet de dispute en France : *Perraut* commença la querelle contre *Despréaux*; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son Livre du parallèle des Anciens & des Modernes, où l'on voit un esprit très-superficiel, nulle méthode & beaucoup de méprises. Le redoutable *Despréaux* accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévues; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de *Perraut*, sans qu'on entamât seulement le fond de la question. *Houdart de la Motte* a depuis renouvellé la querelle : il ne savait pas la langue Grecque; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connoissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion & de finesse, que ses dissertations sur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'*Homère* avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit que l'ouvrage

de M. *de la Motte* était d'une femme d'esprit, & celui de Madame *Dacier* d'un homme savant. L'un par son ignorance de la langue Grecque, ne pouvait sentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la superstition des Commentateurs, était incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorsque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tout les Chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun Auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait, à la vérité, *Pertharite*, *Suréna*, *Agésilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polyeucte*; mais *Suréna* & *Pertharite* sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces Tragédies sont très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions & de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakespear*, leur premier

douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la Nature, l'emporte sûr des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un Peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui, poussé par les vents, consume la terre devant lui*. Si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre*. Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il personnifie les prières : *elles sont filles du Maître des Dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse*. C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'Académie Française, qui,

dans sa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau passage & le racourcit ainsi en deux vers :

> On appaise les Dieux ; mais par des sacrifices
> De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la Nature que l'esprit, s'il a empêché M. *de la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, & si cet Académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses, quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère* ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés ; il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué des louanges à *la Motte* ; en vain avec tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable : son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, & *Homere* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ses beautés, sont, la plûpart, des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les Pensées de M. *Pascal*, qu'il n'y a point de beauté poétique, & que, *faute d'elle*,

on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel astre, *& que c'est cela qu'on appelle beauté poétique.* Que prouve un tel passage, sinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des Poètes il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons ; il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croye point encore connaître les Poètes par les traductions ; ce serait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que Madame *Dacier*, n'a point lû *Homère* ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style du Poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera, comme ses Héros, tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son Poeme ! Heureux qui peindrait les détails comme lui ! Et c'est précisément par ces détails que la Poésie charme les hommes.



CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand-homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de Maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade; & qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier Consulat du grand *Pompée* & de *Crassus*. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15 de ce

mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à son *Énéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poètes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses comtemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au Théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux, modeste & même timide. Il se dérobait très-souvent, en rougissant, à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire ; ses mœurs étaient simples, il négligeait sa personne & ses habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité, qui s'accorde si bien avec le génie,

nie, & qui semble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, losqu'il écrivait en prose. *Sénèque* le Philosophe nous apprend, que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu descendre à la prose, puisque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la Poesie?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguste*. Cet heureux Tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux: aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donnée d'*Auguste*, a effacé l'horreur de ses proscriptions; ils nous font aimer sa mémoire; ils ont fait, si j'ose le dire, illusion à toute la Terre. *Virgile* mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas*, & à l'Empereur même. On sait qu'il ordonna par son testament, que l'on brûlât son *Enéide*, dont il n'était point satisfait; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encore les

vers qu'*Auguste* composa au sujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils sont beaux, & semblent partir du cœur.

Ergòne supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergò ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis, &c.

Cet ouvrage que l'Auteur avait condamné aux flammes, est encore, avec ses défauts, le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. *Virgile* tira le sujet de son Poème des traditions fabuleuses, que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui, à-peu-près comme *Homère* avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siége de Troie ; car en vérité il n'est pas croyable, qu'*Homère* & *Virgile* se soient soumis par avance à cette règle bizarre, que le Père *le Bossu* a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, & de disposer toutes les actions, qui se passent dans le Poème, avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siécle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de

l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poètes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un Héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au Lecteur, & un point d'Hiſtoire, qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout Poète épique qui ſuivra la régle de *le Boſſu*, ſera ſûr de n'être jamais lû ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'Hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'Univers ne pourraient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan ; il faudra de néceſſité, que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule, que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon Poème tous ces différens matériaux, qui étaient épars dans pluſieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denis d'Halicarnaſſe*. Cet Hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée* ; il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Céléno*, ni le petit *Aſcagne*

qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes*, &c. Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en Nymphes, *Denis d'Halicarnasse* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir, que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis.* Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappellant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français, qui prendrait *Clovis* pour son Héros, de parler de la sainte ampoule, qu'un pigeon apporta du Ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi, & qui se conserve encore avec foi dans cette ville? Un Anglais, qui chanterait le Roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur *Merlin*? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité, en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il

vaudrait encore mieux les rejetter entiérement : un ſeul Lecteur ſenſé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques, & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère*. Pour moi, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les Dieux d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, & qui ſelon la tradition avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais aſſurément, il les fait agir avec plus de jugement que le Poète Grec. Il parle comme lui du ſiége de Troie; mais j'oſe dire, qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie, que l'épiſode de *Didon* eſt d'après celui de *Circé* & de *Calipſo*; qu'*Enée* ne deſcend aux Enfers qu'à l'imitation d'*Ulyſſe*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on: ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres, qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jettée dans son *Iliade*: au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, & le fidèle *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste; mais j'ose dire, qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*; & *Homère* l'oisiveté d'*Achille*. Le Poète Grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal Héros; & comme son talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans,

mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire sentait, qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage; & le perdre dans la foule, C'est au seul *Enée*, qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode aurait gâté son Poème.

Saint-Evremont dit qu'*Enée* est plus propre à être le fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai qu'*Enée* passe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouïs de la fureur d'*Achille*, ou des exploits gigantesques des Héros de roman. Si *Virgile* avait été moins sage; si, au lieu de représenter le courage calme d'un Chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède*, qui combattent contre des Dieux, il aurait plû davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection que l'on fait contre l'*Enéide*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les

maitresse est tué impitoyablement par *Enée* ; la mère de *Lavinie* au désespoir se donne la mort, & le faible Roi Latin pendant tout ce tumulte ne sait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant *Turnus* & *Enée* se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut ; il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits sur elle, & qu'il secourût le vieux Roi *Latinus*, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de *Lavinie* : j'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser au Héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune Princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin ; ce n'est point à un jeune Peintre à oser reprendre les défauts d'un *Raphaël*, & je ne puis pas dire comme le *Corrège*, *son Pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius*, & *Silius Italicus*; l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Enéide*; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, & mérite par cela seul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne Maison de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordouë en Espagne sous l'Empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome où il fut élevé dans la maison de *Sénèque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol, qui a fait des vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son style des barbarismes qui n'y sont point, & qui, supposé qu'ils y

fussent, ne peuvent assurément être apperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la Poësie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet, qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce Règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges : il le loue même avec trop de flatterie, & en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme quel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui ; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un

Poëme épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siécle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des Héros réels qu'il fallait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputaient de l'Empire de la moitié du Monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'Histoire: par-là il a rendu son Poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*. & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*.

Il n'y a dans son Poëme aucune description brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés, qui ne sont ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli ; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluste* ; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être Poëte. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *César*, *Nil actum reputans si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scéne. *Lucain* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Venus*, étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces Héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jettât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'Em-

pire Romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre ſiècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui apporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poème ne ſaurait ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'*Iliade* en eſt pleine ; mais ces Divinités ſont ſi peu eſſentielles au Poème, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun Poète, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brébeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;

Nous trouvons DIEU par-tout, partout il parle à nous.
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux;
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensez-vous qu'à ce Temple un Dieu soit limité?
Qu'il ait dans ses déserts caché la Vérité?
Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juste?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit;
C'est sa main qui nous guide, & son feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême, *&c.*

C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons;
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons.
Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choses futures,
Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministere des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* est si inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *César*, *Pompée*, *Caton* avec des traits si forts, il soit si faible quand il les fait agir? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me semble que je vois un portique hardi & immense, qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du Latin, comme plusieurs Royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les Conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent; & lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, est un composé bizarre de grossiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille ainée de la Latine, se polit la première; ensuite l'Espagnole: puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La Poësie fut le premier Art qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable ; chose étrange, que presque toutes les Nations du monde aient eu des Poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains ! *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un Historien. Les Cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les Arts. Les Barbares des côtes de la Mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *Runiques*, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire ; ce qui prouve, en passant, que la Poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le *Tasse* était encore au berceau, lorsque le *Trissin*, Auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un Poème épique. Il prit pour son sujet l'*Italie délivrée des Goths par Bélizaire sous l'Empire de Justinien*. Son plan est sage & régulier : mais la poësie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Triſſin* était un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon* X l'emploia dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur auprès de *Charles-Quint* ; mais enfin il ſacrifia ſon ambition, & la prétendue ſolidité des affaires, à ſon goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vû quitter, & même mépriſer les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans *Homere*, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité ; il en a tout pris, hors le génie. Il s'appuie ſur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre : il cueille les fleurs du Poète Grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. Le *Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère*, où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes, qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'Empereur *Juſtinien* a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata*. » Elle commence par ſe baîgner » dans ſa belle chambre ; elle met une » chemiſe blanche » ; & après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette, » elle va trouver l'Em» pereur, qui eſt aſſis ſur un gazon dans

» un petit jardin ; elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agaceries, & » enfin *Justinien le diede un bascio*

> *Soave, e le gettò le braccia al collo,*
> *Ed ella stette; e sorridendo disse:*
> *Signor mio dolce, or che volete fare?*
> *Che se venisse alcuno in questo luogo,*
> *E ci vedesse, avrei tanta vergogna,*
> *Che più non ardirei levar la fronte.*
> *Entriamo nelle nostre usate stanze.*
> *Chiudamo gli usci, e sopra il vostro letto*
> *Pouiam ci, e fatte poi quel, que vi piace.*
> *L'Imperator rispose; Alma mia vita,*
> *Non dubitate de la vista altrui;*
> *Che qui non può venir persona umana*
> *Se non per la mia stanza; & io la chiusi*
> *Come qui venni, & hò la chiave a canto;*
> *E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio,*
> *Che vien in esso dalle stanze vostre;*
> *Perchè giamai non lo lasciaste aperto.*
> *E detto questo, subito abbracciolla;*
> *Poi si colcar ne la minuta erbetta*
> *La quale allegra gli fioria d'intorno, &c.*

» L'Empereur lui donna un doux baiser » & lui jetta les bras au cou. Elle s'ar- » rêta, & lui dit en souriant : Mon doux » Seigneur, que voulez-vous faire ? Si » quelqu'un entrait ici & nous décou- » vrait, je serais si honteuse, que je n'o-

» ſerais plus lever les yeux. Allons d
» notre appartement, fermons les po
» mettons-nous ſur le lit, & puis fa
» ce que vous voudrez. L'Empereur
» répondit: Ma chère ame, ne craig
» point d'être apperçue. Perſonne ne
» entrer ici que par ma chambre, j
» fermée, & j'en ai la clef dans ma po
» Je préſume, que vous avez auſſi fe
» la porte de votre appartement,
» entre dans le mien: car vous n
» laiſſez jamais ouvert. Après avoir
» parlé, il l'embraſſe & la jette ſur l'
» be tendre, qui ſemble partager l
» plaiſirs, & qui ſe couronne de fl
Ainſi ce qui eſt décrit noblement
Homère devient auſſi bas & auſſi dé
tant dans le *Triſſin*, que les careſſes
mari & d'une femme devant le mo

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *H*
que dans le détail des deſcriptions:
très-exact à peindre les habilleme
les meubles de ſes Héros; mais il o
leurs caractères. Je ne prétends pa
ler de lui, pour remarquer ſeuleme
fautes, mais pour lui donner l'éloge
mérite, d'avoir été le premier mo
en Europe, qui ait fait un Poème é
régulier & ſenſé, quoique faible,
ait oſé ſecouer le joug de la rim

plus, il est le seul des Poètes Italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.



CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le *Triffin* en Italie ſuivait d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation, qui dure encore parmi ſes compatriotes, qui l'appellent le *Virgile Portugais.*

Camouens, d'une ancienne famille Portugaiſe, naquit en Eſpagne dans les dernières années du régne célébre de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la Cour de Lisbonne, la première année du régne d'*Emmanuel le Grand*, héritier du Trône & des grands deſſeins du Roi *Jean.* C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette Nation.

Emmanuel, déterminé à ſuivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vaſco de Gama* avec une flotte pour cette fameuſe entre-

prise, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passèrent pour des insensés, qui se sacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux grandes Indes que longtems après. Un desir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrètes, ses mécontentemens de la Cour, & surtout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déja un Vice-Roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un

un de ces malheurs ſinguliers, que la deſtinée réſervait à Camouens. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut-là qu'il compoſa ſon Poème de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade*; titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao méme, & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre, tenant ſon Poème, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon; il n'en ſortit, que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare: il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon Poème pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 livres de notre monnoie d'aujourd'hui; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut-là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il

mort qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère*. Il voyagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son Poème n'est ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: » Je chante » ces hommes au-dessus du vulgaire, qui » des rives Occidentales de la Lusitanie, » portés sur des mers qui n'avaient point » encore vû de vaisseaux, allèrent étonner la Trapobane de leur audace: eux » dont le courage patient à souffrir des » travaux au-delà des forces humaines, » établit un nouvel Empire sous un Ciel » inconnu & sous d'autres étoiles. Qu'on » ne vante plus les voyages du fameux

» Troyen, qui porta ſes Dieux en Italie ; » ni ceux du ſage Grec, qui revit Itaque » après vingt ans d'abſence ; ni ceux » d'*Alexandre*, cet impétueux Conqué- » rant. Diſparaiſſez, drapeaux que *Trajan* » déployait ſur les frontiéres de l'Inde. » Voici un homme à qui *Neptune* a aban- » donné ſon Trident : voici des travaux » qui ſurpaſſent tous les vôtres.

» Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais » vous m'avez inſpiré des ſons doux & » touchans, ſi j'ai chanté les rives de » votre aimable fleuve ; donnez-moi au- » jourd'hui des accens fiers & hardis, » qu'ils aient la force & la clarté de votre » cours, qu'ils ſoient purs comme vos » ondes, & que déſormais le Dieu des » vers préfère vos eaux à celles de la fon- » taine ſacrée «.

Le Poète conduit la flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange ; il décrit en paſſant les côtes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens Peuples qui vivent ſur cette côte ; il entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſiéme Chant, la mort de la célébre *Inès de Caſtro* ; épouſe du Roi *Don Pédro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le Théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le

plus beau morceau du *Camouens* : il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans & mieux écrits. La simplicité du Poème est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une, qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les tems, & chez toutes les Nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appellé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme, qui s'élève du fond de la mer ; sa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui ; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, ou ce Dieu, est le gardien de cet Océan, dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'Empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'est une Isle enchantée, qui sort de la mer, pour le rafraîchissement de *Gama* & de sa flotte. Cette Isle a servi, dit-on,

de modèle à l'Isle d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Tasse*. C'est-là que *Vénus*, aidée des conseils du Père Eternel, & secondée en même tems des fléches de *Cupidon*, rend les *Néréides* amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque Portugais embrasse une *Néréide*, & *Thétis* obtient *Vasco de Gama* pour son partage. Cette Déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'Isle, & de-là lui montre tous les Royaumes de la Terre, & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette Isle, & des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête-homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer, qu'une Isle enchantée, dont *Vénus* est la Déesse, & où des Nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce Poème *Vénus* signifie la *Ste. Vierge*. & que *Mars*

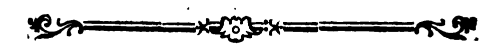
est évidemment Jésus-Christ. A la bonne heure; je ne m'y oppose pas; mais j'avoue que je ne m'en serais pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout : on ne sera plus tant surpris, que *Gama* dans une tempête adresse ses prières à Jésus-Christ, & que ce soit *Vénus* qui vienne à son secours. *Bacchus* & la Vierge *Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, & *Vénus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëme; mais la poësie du style, & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véronese* parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait placé des Pères Bénédictins & des soldats Suisses dans des sujets de l'Ancien Testament.

Le *Camouens* tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au Roi de Melinde, lui dit; *O Roi, jugez si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin*

que moi, & couru autant de périls : comme si un Barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son *Homère* & son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce Poème, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, & le Poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque, depuis deux cents ans, il fait les délices d'une Nation spirituelle, qui doit en connaître les fautes.





CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

TORQUATO *Tasso* commença sa *Gierusalemme Liberata* dans le tems que la *Lusiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce Poème & pour en être jaloux; il disait que le *Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée: le *Tasse* était autant au-dessus de *Camouens*, que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. Le *Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si longtems balancée, & qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les Poètes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble; & si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre

lesespèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la Tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable Poème épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractéres sérieux sont les plus estimés, & celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des Ogres & des Géans que des Héros, & d'outrer la nature que de la suivre.

Le *Tasse* naquit à Surrento en 1544, le 11. Mars, de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie, & avait été longtems une des plus puissantes. Sa grand' mere était une *Cornaro* : (on sait assez qu'une Noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre :) mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa Principauté par *Charles-Quint*. De-plus, *Bernardo* était Poète lui-même ; avec ce talent, & le malheur

qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père; se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne, & qui connaissait par une dure expérience le danger de la Poësie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit; parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout: il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur; car on regardait comme savant, un homme qui savait par cœur la Logique d'*Aristote*, & ce bel art de disputer pour & contre en termes inintelligibles, sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études, qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son Poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina

dans son penchant pour la Poèsie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, sous le nom de *Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où son inclination ne l'avait pas appellé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de *Ferrare*, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du Cardinal d'*Est*. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dûes à son mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens*. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, se réduisaient à quelques louanges ; c'est la fortune des Poètes. On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques Chants de son Poème avaient déja paru sous le nom de *Godefroi*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'Antiquité : j'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son père, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appellait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devait ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le Protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le Royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, & dont il espérait quelque secours; mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, & le rejetta dans

des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoit été guéri par le secours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholastique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fiévre. Le Marquis *Manso di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plûpart des lecteurs en croiront, c'est que le *Tasse* avait la fiévre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais Poète. Enfin après vingt années l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appellé à Rome par le Pape *Clément VII*, qui dans une Congrégation de Cardinaux avait résolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, sur-tout en France, & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardi-

naux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape. *Je desire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient & admiraient le *Tasse*, se chargèrent de l'appareil du couronnement: il devait se faire au Capitole; chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs, & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems, qui sappe la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les Poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ses fautes, & malgré la critique de *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade*; mais si c'est imiter

que de choisir dans l'histoire un sujet, qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si *Renaud* est une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon* ; j'ose dire, que le *Tasse* a été bien au-delà de son modéle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade* ; mais ses caractères sont mieux annoncés ; plus fortement décrits, & mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poète Grec, & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il à perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie* c'est une tendresse douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'Hermite *Pierre*, qui ne fasse un personnage dans le tableau, & un beau contraste avec l'Enchanteur *Ismeno* ; & ces deux figures sont assurément au-dessus

de *Calchas* & de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille* ; mais ses fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable, son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit, & *Renaud* intéresse.

Je ne sais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* l'ennemi des Grecs : mais c'est sans doute un coup de l'art, d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se serait intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, & massacrer de sang-froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent, qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des Croisades ! Les Moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittaient leurs États, les épuisaient d'hommes & d'argent, & les laissaient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendaient leurs biens,

& partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maitreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge ; mais quand ils arrivèrent au St. Sépulcre, ces monſtres, ornés de croix blanches, encore toutes dégouttantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiſèrent la terre, & ſe frappèrent la poitrine, tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes,

Le *Taſſe* fait voir, comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de Héros, qui, ſous la conduite d'un Chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un DIEU. Le ſujet de la *Jéruſalem*, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le *Taſſe* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit ; preſque tout y eſt lié avec art ;

il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de Livre en Livre. Son style est presque partout clair & élégant ; & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, & se change en majesté & en force.

On trouve, il est vrai, dans la *Jérusalem*, environ deux cents vers, où l'Auteur se livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût de son siécle pour les pointes ; qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entiérement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire partout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un Episode qui ne tient en

rien au reste du Poème. Je parle de l'étrange & inutile *Talisman*, que fait le sorcier *Ismeno*, avec une image de la Vierge *Marie*; & de l'Histoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encore si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction; si *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur Religion, étaient éclairés d'en-haut, & disaient un mot de ce qui doit arriver: mais ils sont entiérement hors-d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du Poème; mais le Poète ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* sont aussi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'image de la Vierge l'est aux Mahométans.

Il y a dans l'Episode d'*Armide*, qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui assurément ne seraient point admis en France ni en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons, & un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens

ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du tems du *Tasse* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire Mr. *Loke*, ou Mr. *Addisson*, sera étrangement révolté de trouver dans la *Jerusalem* un sorcier Chrétien, qui tire *Renaud* des mains des sorciers Mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* & son compagnon à un vieux & saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoye à Ascalon, vers une vieille, qui les transporte aussi-tôt dans un petit bateau aux Isles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade, & ramènent au camp des Chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand besoin. Encore ces imaginations, dignes des contes de Fées, n'appartiennent-elles pas au *Tasse* ; elles sont copiées de l'*Arioste* ; ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est-là surtout ce qui fait que tant de Littérateurs Italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse*.

Mais quel était ce grand exploit, qui était réſervé à *Renaud* ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poème. Dans les premiers Chants, DIEU ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans l'Enfer les Diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les Chrétiens, en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler deſormais des affaires des Chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt, & ſe plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU, & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les Chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une Tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouva ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un myrthe, tandis

qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Égypte. Enfin les prières de l'Hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsalé* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens & des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brébeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, est au-dessous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deûm, structa diris feralibus ara,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis & volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mæsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.

Ipsi situs, putrique facit jàm robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt: tantùm terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sapè cavas motu terra mugire cavernas,
Et procumbentes iterùm consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessêre Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori,
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuêre manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ.
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tùm primùm posuêre comas, & fronde carentes
Admisêre diem, propulsaque robore denso

Sustinuit se sylva cadens. Gemuêre videntes
Gallorum populi : muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim lasos impunè putaret
Esse Deos?

Voici la traduction de *Brébeuf*; on sait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain*; il gâte souvent son original en voulant le surpasser : mais il y a toûjours dans *Brébeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux Humains, & des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains & les Nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre, destinée à de cruels offices,
Cache aux yeux du Soleil les plus noirs sacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offensent la Nature en révérant les Dieux.
Là du sang des Humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres;
Tout y ressent l'horreur; & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe jamais.

Là

Là de cent Dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante & forcent les hommages ;
La mouſſe & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux ;
Sous un air plus connu la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſoufrée,
La forêt eſt couverte & n'eſt pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux & de dragons aſlés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ces Démons ſon horreur & ſon ombre ;
Et le Druïde craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges ;
Les Dieux mêmes, les Dieux n'ont point de priviléges;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abbattus, les autels dépouillés.
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups:
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maitriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul j'offenſe aujord'hui le reſpect de ces lieux,

Et seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte,
Dépouillent leur respect sans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités:
Mais quand Jule commande, ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conservent le printems au milieu des hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent;
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.
Marseille seulement, qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer César & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel, est au-dessus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, & que les personnes de bon-sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, & il n'a pû s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bisarres, si fort à la mode alors, non-seulement

en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la Poësie épique. Pour se justifier il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son Poème était allégorique. L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté, *Godefroi* est l'ame, *Tancrède*. *Renaud*, &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Ismeno* sont les tentations. qui assiégent nos ames ; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi syllogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef, que *le Tasse* ose donner de son Poème. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il se suppose des vûes & des desseins, qu'il n'avait pas probablement, quand il fit son Poème ; ou si, par malheur il les a eus, il est bien incompréhensible comment il a pû faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le Diable joue dans son Poème le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté; &, si j'ose le dire, dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques Religieuses, sont représentés dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la Poësie, qui sait annoblir tout & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertence de donner aux mauvais Esprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*; & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrétiennes. Il est étrange, que la plûpart des Poètes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos Diables & notre Enfer Chrétien auraient quelque chose de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'Enfer Payen. Il est vrai, que *Pluton*, *Proserpine*, *Rhadamante*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzebut* & *Astarot*; nous rions du mot de *Diable*, nous respectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'Antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'Enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du ſeiziéme ſiécle l'Eſpagne produiſit un Poème épique célébre par quelques beautés particulières qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, Gentilhomme de la chambre de l'Empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maiſon de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire, que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient

pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. Je dirai en passant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, est traitée de rébellion par les Auteurs Espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire, & le desir de voir & d'entreprendre des choses singulières, l'entrainèrent dans ces pays du Nouveau-Monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains; & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. *Alonzo* soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même.

Il fut, en même tems, le Conquérant & le Poète ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait, à en chanter les événemens ; &, faute de papier, il écrivit la première partie de son Poème sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le Poème s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, & par la peinture des moeurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui serait insupportable dans tout autre Poème, est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet où la scène est par-delà l'autre Tropique, & où les Héros sont des Sauvages, qui nous auraient été toûjours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur,

» Les Araucaniens, dit-il. furent bien
» étonnés de voir des créatures pareilles
» à des hommes, portant du feu dans
» leurs mains, & montées sur des mons-
» tres, qui combattaient sous eux ; ils
» les prirent d'abord pour des Dieux des-

» cendus du Ciel, armés du tonnerre,
» & suivis de la destruction; & alors ils se
» soumirent, quoiqu'avec peine. Mais
» dans la suite s'étant familiarisés avec
» leurs Conquérans, ils connurent leurs
» passions & leurs vices, & jugèrent que
» c'étaient des hommes. Alors honteux
» d'avoir succombé sous des mortels sem-
» blables à eux, ils jurèrent de laver leur
» erreur dans le sang de ceux qui l'avaient
» produite, & d'exercer sur eux une
» vengeance exemplaire, terrible & mé-
» morable. »

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxiéme Chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La premiere action de l'*Araucana* est une querelle, qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante son mérite & ses exploits; enfin la dispute s'échauffe tellement, qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, aussi vieux que

Neſtor, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le Héros Grec, fait la harangue ſuivante.

» Caciques, illuſtres défenſeurs de la » patrie, le deſir ambitieux de com- » mander n'eſt point ce qui m'engage à » vous parler. Je ne me plains pas, que » vous diſputiez avec tant de chaleur, » un honneur qui peut-être ſerait dû à » ma vieilleſſe, & qui ornerait mon dé- » clin. C'eſt ma tendreſſe pour vous; » c'eſt l'amour que je dois à ma patrie, » qui me ſollicite à vous demander at- » tention pour ma faible voix. Hélas! » comment pouvons-nous avoir aſſez » bonne opinion de nous-mêmes, pour » prétendre à quelque grandeur, & pour » ambitionner des titres faſtueux; nous » qui avons été les malheureux ſujets & » les eſclaves des Eſpagnols? Votre colère, » Caciques, votre fureur, ne devraient- » elles pas s'exercer plutôt contre nos » Tyrans? Pourquoi tournez-vous contre « vous-mêmes ces armes, qui pourraient » exterminer vos ennemis, & venger » notre patrie? Ah! ſi vous voulez périr, » cherchez une mort qui vous procure » de la gloire. D'une main briſez le joug » honteux, & de l'autre attaquez les Eſ-

» pagnols, & ne répandez pas dans une
» querelle stérile les précieux restes d'un
» sang, que les Dieux vous ont laissé
» pour vous venger. J'applaudis, je l'a-
» voue, à la fière émulation de vos cou-
» rages : ce même orgueil, que je con-
» damne, augmente l'espoir que je con-
» çois. Mais, que votre valeur aveugle
» ne combatte pas contre elle-même, &
» ne se serve pas de ses propres forces
» pour détruire le pays qu'elle doit dé-
» fendre. Si vous êtes résolus de ne point
» cesser vos querelles, trempez vos glai-
» ves dans mon sang glacé. J'ai vécu trop
» longtems : heureux qui meurt sans voir
» ses compatriotes malheureux, & mal-
» heureux par leur faute ! Écoutez donc ce
» que j'ose vous proposer. Votre valeur,
» ô Caciques, est égale ; vous êtes tous
» également illustres par votre naissance,
» par votre pouvoir, par vos richesses,
» par vos exploits ; vos ames sont égale-
» ment dignes de commander, égale-
» ment capables de subjuguer l'Univers.
» Ce sont ces présens célestes, qui cau-
» sent vos querelles. Vous manquez de
» Chef, & chacun de vous mérite de
» l'être ; ainsi puisqu'il n'y a aucune dif-
» férence entre vos courages, que la
» force du corps décide ce que l'égalité

» de vos vertus n'aurait jamais décidé, » &c. » Le vieillard propose alors un exercice digne d'une Nation barbare, de porter une grosse poutre, & de déférer à qui en soutiendrait le poids plus longtems, l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*; &, renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve*, Déesse de la sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le sage *Nestor* se leve pour adoucir les esprits irrités de ces deux Héros, & parle ainsi. » Quelle satisfaction sera-ce » aux Troyens, lorsqu'ils entendront par- » ler de vos discordes ? Votre jeunesse » doit respecter mes années & se soumettre » à mes conseils. J'ai vû autrefois des » Héros supérieurs à vous. Non, mes » yeux ne verront jamais des hommes sem- » blables à l'invincible *Pirithoüs*, au brave » *Cineüs*, au divin *Thésée*, &c.... J'ai

» été à la guerre avec eux ; & , quoique
» je fusse jeune, mon éloquence persua-
» sive avait du pouvoir sur leurs esprits.
» Ils écoutaient *Nestor*. Jeunes guerriers,
» écoutez donc les avis que vous donne
» ma vieillesse. *Atride*, vous ne devez
» pas garder l'esclave d'*Achille* : fils de
» *Thétis*, vous ne devez pas traiter avec
» hauteur le Chef de l'armée. *Achille* est
» le plus grand, le plus courageux des
» guerriers : *Agamemnon* est le plus grand
» des Rois, &c. » Sa harangue fut infruc-
» tueuse ; *Agamemnon* loua son éloquence,
» & méprisa son conseil.

Considerez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un Censeur, un Panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte

obéiſſance. Qu'on juge, d'un autre côté, ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe ; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs, que de les rabaiſſer, & de les mettre au-deſſous de leurs ayeux ; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor*, qu'*Achille* eſt le plus courageux des Chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d *Achille*, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde, qui ſouffre volontiers qu'on lui préfére ſon inférieur pour le courage ; s'il y a une aſſemblée, qui puiſſe ſupporter ſans s'émouvoir un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens ; alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

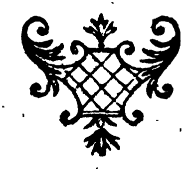
Il eſt vrai que, ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol ſi haut.

Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessin. Ce Poème est plus sauvage que les Nations qui en sont le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur, qui est un des premiers Héros du Poème, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats ; &, pour passer le tems, il fait naître entr'eux une dispute au sujet de *Virgile*, & principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle est rapportée par les anciens Historiens ; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de restituer à la Reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son Poème d'être composé de trente-six Chants très-longs. On peut supposer avec raison, qu'un Auteur qui ne sait, ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire, que l'*Araucana* peut être comparé

avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Espagnol. Le véritable & solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien, & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.



CHAPITRE NEUVIEME.

MILTON.

On trouvera ici, touchant *Milton*, quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant, qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam*, ou *le Péché originel*, écrite par un certain *Andréino*, & dédiée à *Marie de Médicis*, Reine de France. Le sujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, *Adam*, *Eve*, le Serpent, la Mort, & les sept Péchés mortels. Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là, était écrit d'une manière qui répondait au dessin.

La Scène s'ouvre par un Chœur d'Anges, & *Michel* parle ainsi au nom de ses confrères : » Que l'Arc-en-ciel soit l'archet du violon du Firmament ; que les » sept Planètes soient les sept notes de » notre musique ; que le Tems batte exa» ctement la mesure ; que les Vents jouent » de l'orgue, &c ». Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français, qui en riront, que notre Théâtre ne valait guères mieux alors ; que *la Mort de St. Jean-Baptiste*, & cent autres pièces, sont écrites dans ce style ; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido*, ni *Aminte*.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses où tout parait ridicule au vulgaire, un coin de grandeur, qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. *Les sept Péchés mortels dansant avec le Diable*, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais *l'Univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du* CRÉATEUR, *la source de nos malheurs & de nos crimes*, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre

& triste, qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une Tragédie de la farce d'*Andréino* : il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce Monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatriéme Chant de son Poème épique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des Enfers, découvre le Soleil, qui sortait des mains du CRÉATEUR.

„ Toi, sur qui mon Tyran prodigue ses bienfaits,
„ Soleil, Astre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent;
„ Toi qui sembles le DIEU des Cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des Astres de la Nuit;
„ Image du Très-Haut qui regla ta carriere,
„ Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
„ Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
„ Le Trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
„ Je suis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette Tragédie, la sphère de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan

devint immenſe ſous ſa plume ; & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après tout n'eût été que biſarre & non intéreſſante, il imagina un Poème épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le biſarre ſous le nom du merveilleux,

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtems à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes, qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe, qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwel* ; & par une fatalité, qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un Tyran. Il fut Sécretaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel*, & du Parlement, qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour

répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaise* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle, & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. *Saumaise* défendit en pédant le parti d'un Roi mort sur l'échaffaud, d'une famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois mêmes de l'Europe intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux, qui se vantait d'avoir jugé son Prince selon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaise* & de *Milton* sont déja ensevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poète divin, était un très-mauvais Ecrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie, que *Charles II* donna aux ennemis de son père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença son Poème épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vûe. Il se trouva pauvre, aban-

donné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation ; les beaux esprits de la Cour de *Charles II* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien Sécretaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une Cour, qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les Poësies efféminées, la mollesse de *Valler*, les satyres du Comte de *Rochester*, & l'esprit de *Couley*.

Une preuve indubitable, qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer son *Paradis perdu*. Le titre seul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la Religion était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu, depuis, plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompson*. Encore ce Libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula, que la moitié de ces trente pistoles ne ferait payable

qu'en cas qu'on fît une seconde édition du Poème ; édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre & sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers* & le Docteur *Atterbury*, depuis Evêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poème épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre *Mr. Addisson* écrivit en forme pour prouver que ce Poème égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère* : Les Anglais commencèrent à se le persuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de Poèmes Latins faits de tout tems sur ce sujet : l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius* & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pû prendre dans le *Tasse* la description de l'Enfer, le caractère de *Satan*, le conseil des Démons. Imiter ainsi, ce n'est point être

plagiaire ; c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original ; c'est enrichir sa Langue des beautés des Langues étrangères ; c'est nourrir son génie, & l'accroître du génie des autres ; c'est ressembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Tasse* avec des armes inégales ; la Langue Anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens.

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Treman le spaziose atre caverne ,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba , &c.

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans le *Tasse*, est le sujet même dans *Milton*. Il est encore vrai que, sans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme sans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les Diables de *Milton* & du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux*, qui a presque toujours eu raison, excepté contre *Quinaut*, a dit à tous les Poètes :

Eh ! quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux !

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le *Paradis perdu* aura toûjours : la

première, c'est l'intérêt qu'on prend deux créatures innocentes & fortunées qu'un Etre puissant & jaloux, par sa séduction, rend coupables & malheureuses; la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur disait, que l'Angleterre avait un Poème épique, dont le sujet était le Diable combattant contre DIEU, & un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton*, & de *Shakespear*. Mr. *du Pré de S. Maur* donna une traduction en prose française de ce Poème singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet, qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres Poèmes l'amour est regardé comme une faiblesse ; dans *Milton* seul il est une vertu. Le Poète a sû lever d'une main chaste le voile qui

couvre

avre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion; ranſporte le lecteur dans le jardin de lices : il ſemble lui faire goûter les luptés pures, dont *Adam* & *Eve* ſont remplis : il ne s'éléve pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poeſie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent & trop longtems de la même choſe. En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugerent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnerent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une ſalle d'Ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout auſſi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, ſe transforment en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au Conſeil.

Apres la tenue des États infernaux, *Satan* s'apprête à ſortir de l'abîme ; il

trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père,* dit-il au Diable; *arrête, ô mon fils,* dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc,* répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père? Je suis le Péché,* replique ce monstre; *tu accouchas de moi dans le Ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes ensemble; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte; j'étais grosse, quand la bataille se donna dans le Ciel; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce monstre que tu vois, dont je fus père; il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mère & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les dechirent.*

Après cette dégoûtante & abominable histoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'Enfer; il laisse les Diables sur le bord du Phlégeton, du Styx & du Léthé: les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant *Satan* voyage dans les espa-

ces imaginaires : il tombe dans le vuide, & il tomberait encore, si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du Cahos ; il traverse le paradis des fous, *the paradise of fools*, (c'est l'un des endroits, qui ne sont point traduits en Français.) Il trouve dans ce paradis les Indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, & les scapulaires des Moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté ; & il faut que le Poème soit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pû le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connaisseurs un Episode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage ; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, & qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphael*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Nisrot*, d'*Astarot*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun in-

térêt. *Homère* en parlant de ses Dieux les caractérisait par leurs attributs, qu'on connaissait; mais un lecteur Chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond *Nisrot*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & surtout les plaisanteries de ses Héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui se donne dans le Ciel? Ces mêmes critiques ont jugé, que *Milton* péchait contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces Esprits qui ne pouvaient se blesser; car il arrive que, lorsque je ne sais quel Ange a coupé en deux je ne sais quel Diable, les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé, que *Milton* choquait évidememment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque DIEU le Père envoie ses fidèles Anges combattre, réduire, & punir les rebelles. » Allez, » dit DIEU à *Michel* & à *Gabriel*, pour- » suivez mes ennemis jusqu'aux extrémi- » tés du Ciel; précipitez-les loin de DIEU » & de leur bonheur dans le Tartare, » qui ouvre déja son brulant Cahos » pour les engloutir ». Comment se peut-

-il qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'est point obéi : il veut vaincre, & on lui résiste : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ses Anges de faire ce que son Fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières, qui fit sans doute dire à *Dryden* dans sa Préface sur l'*Enéide*, que *Milton* ne vaut guères mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*, Mais aussi ce sont les beautés admirables de *Milton*, qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'est pas la première fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens conrradictoires. Quand on arrive à Versailles du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pû imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un Palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en Anglais un petit Essai * sur la

* C'est en partie celui-ci même qui, en plusieurs endroits, est une traduction littérale de l'ouvrage Anglais.

Poësie épique, dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons Juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, & la plûpart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poème épique en France, & je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce Poème comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, & effacer la honte qu'on a réprochée si longtems à la France de n'avoir pû produire un Poème épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des Poèmes épiques, & que nous, qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les

Français incapables de l'Epopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Desmarets*, les *Cassaignes*, & les *Scuderys*. Si un Ecrivain, célébre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise ; si un *Corneille*, un *Despréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais Poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands Hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, & ils ont succombé. En effet de tous ceux qui ont fait des Poèmes épiques, il n'y en a aucun, qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un Poète épique qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne Comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise piéce ; aussi-bien que la *Marianne* de *Tristan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation passagere qu'au mauvais goût du siécle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télémaque* le titre de Poème épique ; mais rien ne prouve

mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des Arts, quand on donne le nom de Poème à la Prose. Le *Télémaque* est un Roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en Prose : mais l'illustre Auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant & trop juste, pour appeller son Roman du nom de Poème. J'ose dire plus, c'est que, si cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poème ennuïeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre Poésie, & que de longs discours politiques & œconomiques ne plairaient assurément pas en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, * *Qu'il faut distinguer les Citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille, la troisième de verd avec une médaille, sans anneau & sans frange,* &c. *& enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne convien-

* Livre XII.

drait pas davantage de dire, *Qu'il faut, qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conſervent, que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſallon & un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot tous les détails dans leſquels *Mentor* daigne entrer feraient auſſi indignes d'un Poème Epique, qu'ils le ſont d'un Miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé longtems notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la Poëſie épique. Il eſt vrai que chaque langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai que le Latin & le Grec étaient des langues plus poëtiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain que notre langue eſt plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des Poèmes épiques; il eſt donc clair que, ſi nous n'en avions pas, ce ne ferait pas la faute de la langue Françaiſe.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, & avec encore moins de raison. La *Jérusalem* & le *Roland furieux* sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'*Enéide*, & ont de plus l'uniformité des stances ; & non-seulement tous les vers, mais presque tous les mots, finissent par une de ces voyelles, a, e, i, o ; cependant on lit ces Poèmes sans dégoût, & le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer, qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poème épique ; mais ce n'est ni à cause de la rime ; ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire ? C'est que de toutes les Nations polies la nôtre est la moins *poétique*. Les ouvrages en vers, qui sont le plus à la mode en France, sont les piéces de théâtre. Ces piéces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité. On sait que l'exactitude & l'élégance font le mérite de ses vers, comme de ceux de *Racine* ; & lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé

la Poëſie Françaiſe à une marche trop uniforme : l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéſie. Notre Nation, regardée comme ſi légere par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout, on préfere l'Hiſtoire au Roman ; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils font pour un tems l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'Epopée ; on ſe moquerait également d'un Auteur qui emploierait les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos Saints. *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens Poëmes Grecs & Latins : *Ste. Geneviève, St. Denis, St. Roch* & *St. Chriſtophe*, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queuës des Diables, ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie : on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que, lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma *Henriade* feu Mr. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : » Vous entreprenez » un ouvrage qui n'est pas fait pour notre » Nation ; *les Français n'ont pas la tête épi-* » *que* ». Ce furent ses propres paroles ; & il ajoûta : » Quand vous écririez aussi bien » que Messieurs *Racine* & *Despréaux*, ce » sera beaucoup si on vous lit «.

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact, qui régne dans le siécle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable, au lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, & au tems seul de désarmer l'Envie.

Fin de l'Essai sur la Poësie épique.

DISCOURS

EN VERS

SUR

L'HOMME.

LES trois premiers sont de l'année 1734; les quatre derniers sont de l'an 1737. L'Auteur les a tous revus en dernier lieu.

Le premier prouve l'égalité des conditions; c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

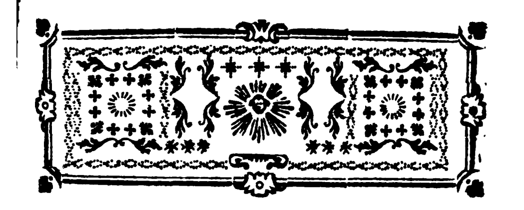
Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'Envie.

Le quatrieme, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le Plaisir vient de DIEU.

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septieme, que la Vertu consiste à faire du bien à ses semblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.



PREMIER DISCOURS.



DE L'ÉGALITÉ

DES CONDITIONS.

TU vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence,
La grandeur tyrannique & la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence & d'Alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux, leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits donnés par la Nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les Rois en ont-ils ſix ? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce ? ont-ils d'autres reſſorts ?

C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
Dans la même faiblesse ils trainent leur enfance :
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Eh ! quoi, me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre !
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis courbé sur son bureau,
Vaut-elle une Princesse auprès du trône assise ?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'Eglise,
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc, obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
Non ; Dieu serait injuste, & la sage Nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici bas son aveugle faveur
Au char de la Fortune attache le bonheur ?
Un jeune Colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébêté.
Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté ?
En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuie ;
Il gémit quelquefois, & bien souvent s'ennuie :
Son favori sur moi jette à peine un coup-d'œil.
Animal composé de bassesse & d'orgueil,

Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encense & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essain curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les Cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria : ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous aussi bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvû d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village,
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces Pasteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'est point Timarette & le tendre Tyrcis,
De roses couronnés, sous des myrthes assis,

Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines :
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans & couverts de poussière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hyvers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant ; leur voix fausse & rustique
Gaîment de Pellegrin a) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
Il ne desire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle :
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés & vernis par Martin b),
Des intrigues du tems composant son destin,
Dupé par sa maitresse & haï de sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
Colin plus vigoureux, & pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.

Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert c) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.

L'aigle fière & rapide, aux aîles étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues;
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse & plaît en mugissant.
Au retour du printems la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidelle;
Et, du sein des buissons, le moucheron léger,
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiette
S'il est quelqu'autre espèce ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?

Mais quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute, & Thamas qu'un esclave détrône,
Ce Visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses loix retenu l'Angleterre,
Et d) Dufréni, plus sage & moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Auteur.

Tout est égal enfin : la Cour a ses fatigues ;
L'Eglise a ses combats ; la guerre a ses intrigues,
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence.
Que d'honneurs ! disait-il, que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son Palais le Tyran de Carie.
De ses vils Courtisans il est abandonné ;
Il fuit, on le poursuit ; il est pris, enchaîné ;
On pille ses trésors, on ravit ses maitresses.
Il pleure, il apperçoit au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
» O Jupiter ! dit-il, ô sort inéxorable !
» Irus est trop heureux, je suis seul misérable ».
Ils se trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
La joie est passagère & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?

En tous lieux, en tout tems, dans toute la Nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul Auteur.
Il est semblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.

Le Ciel, en nous formant, mélangea notre vie
De desirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisir, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et DIEU nous pesa tous dans la même balance.



NOTES.

a) L'Abbé Pellegrin a fait des Cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf; c'est-là qu'on trouve, à ce qu'on dit:

> *Quand on a perdu Jésus-Christ,*
> *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

Ces Cantiques sont chantés à la campagne & dans des couvens de Province.

b) Fameux Vernisseur.

c) Fameux Marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, & cela seul lui avait procuré une grande fortune.

d) Louis XIV disait: » Il y a deux hommes que je » ne pourrai jamais enrichir, Dufréni & Bontemps «. Dufréni mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses. Il a laissé de jolies Comédies.



VARIANTES

DU DISCOURS SUR L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

CE ne fut qu'en 1738 que ce Discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisième, sous le titre général d'*Epîtres sur le Bonheur*. Le commencement du premier Discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIÈRE LEÇON.

Eh bien! jeune Hermotime, en Province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre:
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux:
Mais ce sort quel est-il? Tu ne sais: tu peux être
Magistrat, Financier, Courtisan, Guerrier, Prêtre;
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux: le bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes différens:
Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains.
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.
Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta poupe soit peinte & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de soie?

Le vent est sans respect, il renverse à la fois,
Les batteaux des Pêcheurs & les barques des Rois.
Si quelque heureux Pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé gagne au moins le rivage,
Son vaisseau plus heureux n'était pas mieux construit:
Mais le Pilote est sage & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toujours facile & pure,
A suivi, par raison, l'instinct de la Nature,
Qui sais à ton état conformer tes desirs,
Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs;
Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
Dirige prudemment la course de sa vie;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans sa sphère il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux, &c.
Que ta poupe soit peinte & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de soie,
L'art du Pilote est tout, & pour dompter les vents,
Il faut la main du sage & non des ornemens.
Eh quoi! me dira-t-on, &c.

SUITE DU MÊME DISCOURS.

PREMIÈRE LEÇON.

Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un Colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaisir un Maréchal de France!
L'Empereur est toujours, graces à ses bonneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept Electeurs!

Et

Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre, aussi gai que celui de son Maître.
Non : n'accusons point Dieu de cette absurdité;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.
Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;
Il veut, en les rangeant sous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de Rois:
Le casque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre :
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'Empereur est toujours, graces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept Electeurs;
Et le Roi des Romains serait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage.
Chacun de ses enfans reçut un héritage.
Le terrein le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'Auteur de la Nature;
Dieu qui nous a rangés sous différentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de Rois.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SUITE.

PREMIÈRE LEÇON.

Dans ces champs fortunés l'Amour même l'appelle,
L'Amour, ce Dieu des Cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un Pole à l'autre animer l'Univers.
Ses traits, toujours lancés des mains de la Nature,
Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure:
Un éclat étranger est le fard du bonheur:
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de Belles.
L'Amour n'a pas toujours un tranquile destin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers:
Concini moins altier, plus fidèle à ses Maîtres,
N'aurait point de son sang appaisé nos Ancêtres.
. . . .
Qui fait ou l'infortune ou la félicité.
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire?
Où? chez toi, dans ton cœur & dans ton caractère:
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content & rends grace à ton Maître.



DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot Liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'est pourquoi* Locke *l'a si bien définie* Puissance.

DANS le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des Cieux ?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le Ciel,
Lorsqu'un de ces Esprits que le Souverain Etre
Plaça près de son Thrône, & fit pour le connaître,

Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis, pense être au dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du Cîel même.
Ecoute, me dit-il, promt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de nôtre commun Roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres Esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la Terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.
Tu commandes aux Mers, au souffle des Zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes desirs.
Ah! sans la liberté que seraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'invisibles flammes;

Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De nôtre être. en un mot, rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un DIEU qui nous aurait trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser!
Il n'a rien à punir, rien à récompenser!
Dans les Cieux, sur la Terre, il n'est plus de justice!
a) Pucelle est sans vertu, Des Fontaines sans vice!
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du Monde est fait pour les méchans!
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare;
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, DIEU seul en est l'auteur;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi qne le DIEU de justice & de paix
Serait l'auteur du trouble, & le DIEU des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme éffroyable
Diraient-ils rien de plus, s'ils adoraient le Diable?
J'étais, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.

J'osai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles Loix,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare ; & toûjours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du Monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?

L'Esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un DIEU.
Quoi ! dans cet Océan cet atome qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage ?
Non ; tout est faible en toi, changeant & limité,
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La Nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fiévre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie ;

On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La libertè dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies:
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies!
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami;
Un ami, don du Ciel, & le vrai bien du sage.
Voilà l'Helvetius, le Silva, le Vernage, *b*)
Que le DIEU des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Entends comme il consulte, approuve ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre? Oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste systéme.
Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme esclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à son Auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire.
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainsi parlait la voix de ce Sage suprême;
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des Cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le tems, le ressort, la lumière;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond *c*) s'Gravesande, & le subtil *d*) Mairan,
Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez.



NOTES.

a) L'ABBE' Pucelle, célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé Des Fontaines, homme souvent repris de Justice, qui tenaît une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des satyres.

b) Fameux Médecins de Paris.

c) Mr. s'Gravesande, Professeur à Leyde, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

d) Mr. Dortous de Mairan, Gentilhomme de Béſiers, Secretaire de l'Academie des Sciences de Paris.



VARIANTES

DU DISCOURS SUR LA LIBERTÉ.

Lorsqu'un de ces Esprits que le Souverain Etre.....

. . . .

Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux.
Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'hémisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

. . . .

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice!

. . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

Dans une seconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

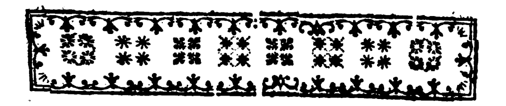
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . .

Epargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.
Ferme en tes sentimens, &c.

. . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés;
Sois heureux, m'a-t-il dit; n'en est-ce pas assez?



TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme est créé libre, il doit se gouverner :
Si l'homme à des tyrans, il les doit déthrôner.
On ne le sait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'Envie.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé ;
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde ;
Il croit pouvoir donner des secousses au Monde ;
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé ;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

J'ai vû des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison, quand cherchant les batailles,
Il disait à Louis : *Je ne crains que Versailles* ;
Contre vos ennemis je marche sans effroi :
Défendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes vous donc en proie ?
Vos chagrins son formés de la publique joie,
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

Lorsqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'esprits ;
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ;
Quand Dufresne *a*) & Gossin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir :
Rufus desespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,

Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Eſt ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux ;
Mais garde-toi ſurtout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Ayeux chimériques b*] :
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatyrique,
Dont la moderne Muſe emprunte un air Gothique,
Et dans un vers forcé, que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot c).
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur ;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager ;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée ;
Mais pour ſiffler Rameau l'on doit être un Orphée :
Il faut être Pſyché pour cenſurer Vénus.
Eh ! pourquoi cenſurer ? Quel triſte & vain abus !
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre Bayle une infame cabale ?
Par le fougueux Jurieu d) Bayle perſécuté,
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté ;

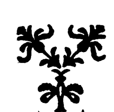
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distile à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, & tout impiété.
Assurer que ce Globe, en sa course emporté,
S'élève à l'Equateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur & de blasphême.
Malbranche est Spinosiste, & Locke, en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, (ô le mauvais chrétien !)
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout est bien (e).
Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie;
Satyrique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satyre;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de sa piquûre adoucir les douleurs.

Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires;
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pû défigurer *f*)
Du Zeuxis des Français les savantes peintures !
L'honneur de son pinceau s'accrût par vos injures;
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement: Je voudrais l'avoir fait.
C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De *h*) Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.

Qu'il est grand, qu'il est doux, de se dire à soi-même
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens:
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens!
C'est ainsi que la Terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les Cieux:
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête
Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du tems,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.



NOTES.

a) Du Fresne, célèbre Acteur de Paris. Mlle Gossin, Actrice pleine de graces, qui joua Zaïre.

b) Mauvaise comédie, qui n'a pû être jouée.

c) Il est à remarquer que Mr. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bîgarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

d) Jurieu était un Ministre Protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens; il écrivit en fou, & il fit le Prophète. Il prédit que le Royaume de France éprouverait des révolutions, qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en faisant valoir son testament, qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de Mr. de Senaux, Conseiller.

e) L'Optimisme de Platon, renouvellé par Shaftersburi, Bollingbroke, Leibnitz, & chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un systême faux; mais ce n'est pas assurément un systême impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

f) Quelques Peintres, jaloux de le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux.

g) Habert de Cérisi, de l'Académie.

h) La belle façade du vieux Louvre est de Mr. Perrault.

VARIANTES.

DU DICOURS SUR L'ENVIE.

L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
Quelle était la raison du Magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer;
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu les Courtisans, &c.

. . . .

Un petit monstre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

. . . .

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,
Médisant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une Académie?
As-tu, vieux Candidat, chez les quarante Elus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbéciles?
La police est sévere: on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit, jusqu'aux enfans, & l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Oh! qu'il nous faut chérir, &c.

. . . .

Voilà le vrai mérite: il se peint dans ces traits.
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.
Qu'il est grand, &c.



QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A M. H***.

TOUT vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage:
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.
Nul ne peut avoir tout; l'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit, avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas; mais borne ta carrière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme: il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais, par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps;
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit;

D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ;
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles ?
Le sage Du Faï *a*) parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé :
Il sait l'art de guérir, autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digeré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU, qui nous donna la vie.
Couriers de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos secteurs, & surtout deux Lapones ; *b*)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.

Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la Terre applatie.
Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son Auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de Mondes;
Pourquoi vers le Soleil notre Globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible;
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vüe
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Moderons-nous surtout dans notre ambition,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé Magistrat, le financier sauvage
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traitresse ;
Platon va raisonner à la Cour de Denis :
Racine Jansenisté est auprès de Louis.
L'Auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit : je vous aime ; & je crus, comme un sot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain desir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère,
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux-esprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans Maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouir.

Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin Maître
Dans les ronces du Monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, & par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère:
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la Nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture.
Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.
Regardez *e*) Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son esprit offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force & sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le tems de désirer.
Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse:
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; & l'ennui détruisait l'Univers.

Un DIEU, qui prit pitié de la Nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
 Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & surtout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
 O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures;
Sans toi tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers, comme il régne en mon cœur;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

NOTES.

NOTES.

a) Mr. Du Faï était Directeur du Jardin du Roi, qui avait été très négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par Mr. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

b) Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier &c. allèrent en 1736. à Tornéo, mesurer un degré du Méridien, & amenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéo appartient.

c) C'était un Conseiller au Parlement fort riche, homme voluptueux & qui faisait excellente chère.



VARIANTES

DU DISCOURS SUR LA MODÉRATION.

IL ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épitre adressée a Mr. *Helvétius*, Fermier général, fils du premier Médecin de la Reine.

. . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces deserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure
De la Terre étonnée ont fixé la figure.
Dévoilez ces ressorts, &c.

. . . .

C'est du cœur des Humains la grande passion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt Savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pû se détromper :
Au Parnasse ils régnaient, la Cour les vit ramper.
La Cour est de Circé le Palais redoutable,
La Fortune y préside, enchanteresse aimable,
Qui, des mains des plaisirs, préparant son poison,
Par un filtre invincible assoupit la raison.

Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave.
On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
Le Guerrier tout couvert du sang des ennemis,
Le Magistrat austère, & le grossier Commis,
Et la Dévote adroite, & le Marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
Laissons ces insensés que leur espoir séduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs, ce sujet plein d'appas
Est bien moins dangereux, & ne s'épuise pas;
De nos réflexions c'est la source féconde,
Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde.
Que m'importe leur thrône, & quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, &c.

Dans une édition posterieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers suivans, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire;
S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers,
Mais leur sagesse au moins les ont rendu légers.
Horace moderé, vécut riche & tranquile.
Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
O vous qui ramenez, &c.

. . . .

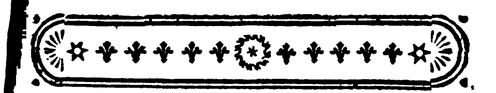
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la Nature,
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;

Tout renaît au Printems, tout mûrit dans l'Eté ;
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'Esprit, elle est vive, légère ;
Touché de ses appas, vous avez sû lui plaire.
Vous pensez, sur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ses pieds couler tous les momens :
Mais bien-tôt de vos sens vous voyez l'imposture ;
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur usé, n'est qu'un dégoût affreux.
Et vous, &c.

Dans la seconde édition, on lisait les trois vers suivans, après celui-ci,

Je le dis aux Amans, je le répète aux Belles,
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur ;
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture.
Ce feu follet, &c.





CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le Ciel au Monde, & d'un ton despotique
Damnant le Genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre & sévère,
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un Tyran le Ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres.
(a) Timon se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on soit homme, afin d'être Chrétien.
Je suis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui, mais par reconnaissance.
La Nature attentive à remplir vos desirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière.
Par le seul mouvement il conduit la matière,

Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe,
Sóit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux,
Soit que, vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous.
Partout d'un DIEU clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage ?
Quelle Beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?

Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnaiſſez un DIEU.
Que dis-je ? à vos plaiſirs! C'eſt à la douleur même
Que je connais de DIEU la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie :
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.

Chez de sombres dévots l'amour propre est damné :
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de DIEU même.
Tout amour vient du Ciel ; DIEU nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;
Notre esprit est porté sur ces aîles de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions *b*).
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses desirs enchainés sous sa loi,
S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la société,
On voit de cet orgueil la vanité profonde.
C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le Ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.

DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
Ainsi qu'en son Serrail un Musulman jaloux,
Qui n'admet près de luî que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie *c*).

Vous qui vous élevez contre l'Humanité,
N'avez-vous lû jamais la docte Antiquité ?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient domter la nature & le tems,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son séin se plongèrent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portraît, Stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le Sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epictète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux, que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur nos têtes.
DIEU des êtres pensans, DIEU des cœurs fortunés,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude.

Voilà mes passions ; mon ame en tous les tems
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des loix des Nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquile ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asyle.
Ainsi le Dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux.
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au tems du terme de sa vie,
Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis,
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lire.



NOTES.

a) CETTE piéce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un DIEU, & tout sentiment agréable prouve un DIEU bienfaisant.

b) Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *passions*, des désirs vifs & continués de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *patir*, souffrir; parce qu'il n'y à aucun desir sans souffrance; desirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *patir*, c'est avoir une passion; & le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces desirs vifs & continus, appellés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le desir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les desirs habituels qui en soi sont indifférens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées, & on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

c) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

VARIANTES

DU DISCOURS

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

Je cherche un Roi plus doux & de plus doux Ministres.
Pascal se crut parfait, alors qu'il n'aima rien.

. . . .

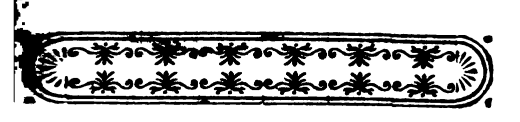
Ménagez, défendez, conservez votre vie.
O *moitié de notre être ! amour-propre enchanteur !*
Sans nous tyranniser règne dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple ; il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Un Monarque de l'Inde ; honnête-homme & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent, sur les mers, à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta sa justice :
Mais bien-tôt triste Roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.

Un voisin moins bigot & bien plus sage Prince,
Conquit en peu de tems sa stérile Province;
Il rendit la mer libre, & l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la Terre & de la rendre heureuse;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du Ciel,
Qui connait mieux que vous les dons de l'Eternel?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés,
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.





SIXIEME DISCOURS.



DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & Pascal en ont fait la satyre.
Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu,
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaisse nuit voîle encor la nature ?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,
Chacun a dit son mot, on a long-tems rêvé.
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?
Je sais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.

Autre tems, autre étude, & la raison févère
Trouve accès à son tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plait à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage ;
Sa voix trouble & séduit : est-on seul ? on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la Terre au thrône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits & du monde sensible ;
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope, après Platon, crut voir dans l'Univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit, resserré sous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (a) prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Pékin traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre :
Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
Ce palais si superbe est élevé pour nous,
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.

Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure ?
Ils y furent créés des mains de la Nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux & promts à nous manger,
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disaient : tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes.
Le Ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.
L'âne paissait auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendit grace au Ciel, en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il le Ciel a fait la Terre ;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes desirs,
Il bâtit mon serrail, il conduit mes plaisirs :
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amene une ânesse ;
Et je ris, quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint, & cria : je suis puissant & sage ;
Cieux, Terres, Elémens, tout est pour mon usage ;
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;
Les vents sont mes couriers, les astres mes flambeaux

Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles ;
Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux étoiles ;
Moi, je préside à tout ; mon esprit éclairé
Dans les bornes du Monde eût été trop serré :
Mais enfin de ce Monde, & l'Oracle, & le Maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les Cieux
Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planètes,
Disaient : pour nos plaisirs sans doute elles sont faites :
Puis de-là sur la Terre ils jettaient un coup-d'œil ;
Ils se moquaient de l'homme & de son fol orgueil.
Le Tien *b*) les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un Monde en ce vaste Univers.

Ouvrages de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des tems connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
Un vieux Lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,

Fu de Confucius, & sa Logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems ?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la Lune, & réformer son cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?

Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiraient jamais;
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées.
Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vuide immense où se meut l'Univers,
A travers cent Soleils entourés de planètes,
De Lunes, & d'anneaux, & de longues comètes :
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la Nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des Mondes réels & des Mondes possibles.

Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,
Un Monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'Ange lui fait connaître,
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que, si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon-sens;

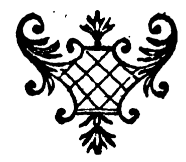
S'il éût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussière,
N'eût jamais pû suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires;
Et que sans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un DIEU qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame soumise.
Le Lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur est une œuvre impossible.
Matthieu *e*) Garo chez nous eut l'esprit plus flexible:
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La Lune était plus grande, & la nuit moins obscure:
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure:
L'homme, ce Roi du Monde, & Roi très fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, & comme nous bornés.

Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre Monde, & ce qu'il devrait être,
Observons ce qu'il est, & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du DIEU qui nous fit, l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous aurait fait grace : il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer;
Le tems est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter longtems:
Et je vais te prouver par mes raisonnemens.....
Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours instruire!
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse, avec simplicité,
Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorsque, de la Nature éclaircissant les voiles;
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons;
Tandis que d'une main stérilement vantée,
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la Nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse,
Je suivais la Nature, & cherchais la sagesse;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton;
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,

Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur ;
Ami sans artifice, Auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un DIEU, mais sans hypocrisie ;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué ;
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.





NOTES.

a) Homme très-savant dans l'Histoire des Chinois, & même dans leur langue.

b) Dieu des Chinois.

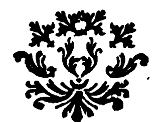
c) Voyez les Fables de la Fontaine.

En louant DIEU *de toute chose,*
Garo retourne à la maison.



VARIANTES
DU DISCOURS
SUR LA NATURE DE L'HOMME.

Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que Dieu seul a raison sans qu'il nous en informe.
Le Lettré, convaincu de sa sottise énorme,
S'en retourne ici bas, &c.



SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la Vertu retentit sur la Terre ;
On l'entend au Théatre, au Barreau, dans la Chaire,
Jusqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois :
Il s'est même glissé dans les Traités des Rois.
C'est un beau mot sans doute, & qu'on se plait d'entendre ;
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jettons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du systême
De ce fou d'Ecossois qui se dupa lui-même.
Qu'est-ce que la Vertu ? Le meilleur Citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien ;
La Vertu, disait-il, est un nom sans substance.
L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs Lévantins le Derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, & l'esprit en prières,
Du Seigneur en dansant invoque les lumières,
Et tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impud
Un Hermite à sandale, engraissé d ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin,
Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
Le Ciel puisse bénir sa piété profonde!
Mais quel en est le fruit? quel bien fait-il au Monde
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.

Quand l'ennemi divin des Scribes & des Prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres,
De cet air insolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'est-ce que vérité?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'instruire ou le confond
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disait assez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple Citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, & quel est son devoir;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solemnels,
Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & sa Loi; c'est assez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime:
Le monde est médisant, vain, léger, envieux,
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux:

Sa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés? a)
Contre un ſiécle indévot plein d'une ſainte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquiéme étage;
Quelques Saints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, &, des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant ſon *Avé*.
Le boiteux ſaute & tombe; & ſa ſainte famille
Le ramène, en chantant, porté ſur ſa béquille.
Le ſourd au front ſtupide écoute & n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, & qu'un fourbe ſeconde:
Aux filles du quartier prêcheut la fin du Monde.

Je ſais que ce myſtère a de nobles appas.
Les Saints ont des plaiſirs que je ne connais pas.
Les miracles ſont bons; mais ſoulager ſon frère,
Mais tirer ſon ami du ſein de la miſère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, & qui ne ſe fait plus.

Ce Magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, inflexible:
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible.
J'entends: il fait haïr ſa place & ſon pouvoir:
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.

Mais l'a-t-on jamais vû, sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choisir dans la foule, & donner son appui
A l'honnête-homme obscur qui se tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait justice :
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.
Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois
Lui disait en ces mots son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais Catholique :
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin :
A ce funeste excès vous devez mettre un frein :
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, Timante m'est utile :
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats ;
Il m'a donné son sang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaisant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu veritable.

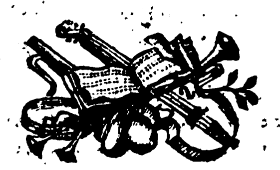
Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux & discret Cyrus, en vous seul concentré,
Préchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête-homme indolent, qui, dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir ?
Non ; je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du Ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
Certain Législateur, *b*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce Monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de crèer un mot qui manque à Vaugelas:
Ce mot est *bienfaisance*; il me plait, il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits Gramairiens, grands Précepteurs des sots,
Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hazardée:
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES.

a) Les Convulsionnaires.

b) L'Abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfaisance* à la mode à force de le répéter. On l'appelle Législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le Gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.



VARIANTES.

DU DISCOURS

SUR LA VRAIE VERTU.

Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais, dis-moi n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
Ce Magistrat, &c.

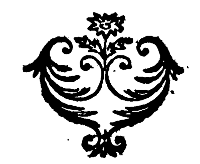
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète,
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur & des soins d'un soupé ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protége l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercénaire,
Qui, prodiguant en vain ta vénale colère,

Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle au lieu d'un plaidoyer.

. . . .

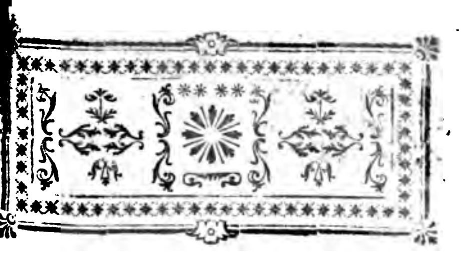
Tendre & fidèle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de Vertueux?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la sagesse
N'est point le fruit amèr d'une austère rudesse;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu blesses les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.

Certain Législateur, &c.



LE TEMPLE DU GOÛT.

iv



LE TEMPLE DU GOUT.

LE Cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor, qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui règne ſur nous,
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce Cardinal qui, ſur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce; (a)

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaitre à ce portrait, me dit un

jour qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise ;
Hélas ! je connais assez peu
Les loix de cet aimable Dieu ;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau Paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Église.
Mais de l'autre Pape & de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible ;
Car la Sorbonne ose assurer,
Que le Saint-Père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible :
Mais pour moi, quand je vous entends,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point;

dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Aussi-tôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage:
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage:
Mais son récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vû ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide, qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin, c) vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne cesse d'inspirer,
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,

Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce Dieu que dans cet âge
Mains beaux-esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Mrs. Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius; une nuée de Commentateurs, qui restituaient des passages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'apperçus les Daciers *d*), les Saumaises *e*),
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs,
Tout noircis d'encre, & coëffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière:
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser? Nous, Messieurs: point-du-tout,
Ce n'est pas-là, grace au Ciel, notre étude:
Le goût n'est rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, & de

étrodore de Lampſaque, que Scaliger avait eſtropiés, Nous les remerciâmes de leur courtoiſie, & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux Connaiſſeurs, de Flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil ſe repoſait,
Se pavanait ſur ſon large viſage:
Et mon Craſſus, tout en ronflant diſait:
J'ai beaucoup d'or, de l'eſprit davantage:
Du goût, Meſſieurs, j'en ſuis pourvû ſurtout;
Je n'appris rien, je me connais à tout;
Je ſuis un aigle en conſeil, en affaires:
Malgré les vents. les rocs & les corſaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtiſſe en bref
Un beau palais, fait pour moi; c'eſt tout dire:
Où tout les arts ſoient en foule entaſſés,
Où tout le jour je pretends qu'on m'admire.
L'argent eſt prêt, je parle, obéiſſez.
Il dit, & dort. Auſſi tôt la canaille
Autour de lui s'évertuë & travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens ſurchargé:

Nul veſtibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade:
Vos murs ſeront de deux doigts d'épaiſſeur;
Grands cabinets, ſallon ſans profondeur;
Petits trumeaux; fenêtres à ma guiſe,
Que l'on prendra pour des portes d'égliſe;
Le tout boiſé, verni, blanchi, doré,
Et des badauds à coup ſûr admiré.

Réveillez-vous, Monſeigneur, je vous prie,
Criait un Peintre; admirez l'induſtrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'eſt moi qui ſais annoblir la Nature:
Je couvrirais plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.

Craſſus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ſes côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main: diſait: Tournez les yeux,
Voyez ceci; c'eſt pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'eſt Dieu le Père, en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du *f*) Vateau.

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux-eſprits écumeur mercénaire,

Tout Bellegarde à ses yeux étalait,
Gâcon, le Noble, & jusqu'à Des-Fontaines;
Recueils nouveaux, & journaux à centaines:
Et Monseigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le Diable,
Avant d'arriver à son but.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la Musique qu'il n'avait jamais apprise, & encore plus fou de la Musique Italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif Français, mis en Musique par un Italien, qui ne savait pas notre Langue. En vain on lui remontra, que cette espèce de Musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asser-

vie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scènes Françaises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout peuplé à son langage,
Ses sons & ses accens, à sa voix ajustés,
Des mains de la Nature exactement notés :
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully sut se ranger ;
Il embellit notre art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit, en secouant la tête : Venez, venez, dit-il ; on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon-sens,
Défiguraient, sur des tons glapissans,
Des vers Français, en fredons Italiques.
Une bégueule en lorgnant se pâmait ;
Et certain fat, ivre de sa parure,
En se mirant chevrotait, fredonnait ;

Et de l'index battant faux la mesure,
Criait, *Bravo*, lorsque l'on détonnait.

Nous sortîmes au plus vîte: ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa
Le fondement ferme & durable:
Puis jusqu'au Ciel on exhaussa
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encensa.
Le Romain, longtems intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa.
Le Musulman, plus implacable,
Conquit le Temple, & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris, que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modéle.
Sa postérité méprisa
Cette Architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora:
Colbert, son Ministre fidèle,
Dans ce Sanctuaire attira

Des beaux-Arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
Mais je ne sais s'il durera.
Je pourrais décrire ce Temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans.
Surtout fuyons le verbiage
De Monsieur de Félibien,
Qui noye éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles,
Que nos tres-Gothiques ayeux
Entassaient autour des murailles
De leurs Temples grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versailles,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouït les yeux,
Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire, ce que ce Temple n'est pas, que de faire connaître ce qu'il est. J'ajoûterai seulement en général, pour éviter la difficulté ;

Simple en était la noble architecture,
Chaque ornement, à sa place arrêté,
Y semblait mis par la nécessité:
L'art s'y cachait sous l'air de la nature;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de Virtuoses, d'Artistes & de Juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point:

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fiérement repoussait
Le peuple Goth, qui sans cesse avançait.

O que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites Sociétés, ne sont point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux-esprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux!

On ne voit point dans ce pourpris,
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris

Les Pradons & les *g*) Scuderis,
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la Société, qui ne sont apperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable Sallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'Orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infâme calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux;
Entr'ouvrent en secret d'un air mystérieux
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est-là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le temps seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraitre mes deux guides; Leur fuite précipitée fit place à un spectacle

plus plaiſant ; c'était une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout ètat & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un Roman Mathématique ; l'autre une Harangue à l'Académie ; celui-ci venait de compoſer une Comédie Métaphyſique ; celui-là tenait un petit recueil de ſes Poëſies imprimé depuis longtems *incognitò*, avec une longue Approbation *h*) & un Privilège. Cet autre venait préſenter un Mandement en ſtyle précieux, & était tout ſurpris, qu'on ſe mît à rire au lieu de lui demander ſa bénédiction. » Je ſuis le Révérend Père » Albertus Garaſſus, diſait un Moine noir : » je prêche mieux que Bourdalouë ; car » jamais Bourdalouë ne fit brûler de li- » vres ; & moi j'ai déclamé avec tant » d'éloquence contre Pierre Bayle, dans » une petite Province toute pleine d'eſ- » prit, j'ai touché tellement les Auditeurs » qu'il y en eut ſix qui brûlèrent chacun » leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint » un ſi beau triomphe. » Allez, frère Ga- » raſſus, lui dit la Critique, allez, bar- » bare ; ſortez du Temple du Goût ; ſor- » tez de ma préſence, Viſigoth moderne, » qui avez inſulté celui que j'ai inſpiré. » » J'apporte ici Marie Alacoque, diſait

» un homme fort grave. » Allez soup[er]
» avec elle, répondit la Déesse.

Un raisonneur avec un fausset aigre,
Criait, Messieurs : je suis ce Juge intègre,
Qui toujours parle, argue & contredit ;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, & lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu :
Vous y venez pour fronder notre Dieu :
Contentez-vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma ; personne ne l'écouta, & l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Motte-Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
Ouvrez, Messieurs : c'est mon Œdipe en prose ; i)
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose.
De grace ouvrez ; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

> Je viens, dit-il *b*), pour rire & pour m'ébattre,
> Me rigolant, menant joyeux déduit,
> Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends là? dit la Critique. C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du Printems:

> Car les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines,
> Ont fondu l'écorce des eaux *l*).

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

> Pour *m*) une grenouille aquatique,
> Qui du fond d'un petit thorax,
> Va chantant pour toute musique,
> Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les Muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'ècria :

O vous, Messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits,
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris :
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas : tu le connais ; il fut ton ennemi, & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop longtems.

Les

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printems ;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon-sens.

Aprés avoir donné cet avis, la Criti-e décida que Rousseau passerait devant Motre, en qualité de Versificateur; is que la Motte aurait le pas, toutes fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison. Ces deux hommes si différens n'avaient s fait quatre pas, que l'un pâlit de co-re, & l'autre tressaillit de joie, à l'aspect un homme qui était depuis longtems ns ce Temple, tantôt à une place, ntôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les beaux-arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aîle,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siége heureux de son Empire.
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes! Quoi! le bon Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, d'*Endymion*, &c. Eh non! dit la Critique; ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois; c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire; de *Thétis* & de *Pélée*, Opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucréce & Leibnitz. *n*) Je demandai, pourquoi Leibnitz était là? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre; & que la Critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plûpart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des *Mondes*, lui dit: Je ne vous

procherai pas certains Ouvrages de votre
jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux:
mais je suis la Critique, vous êtes chez
le Dieu du Goût; & voici ce que je vous
dis de la part de ce Dieu, du Public,
& de la mienne; car nous sommes, à
la longue, toujours tous trois d'accord;

Votre Muse sage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers Français.

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure.
J'adorai, comme un Dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède, & l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment

très-flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les Poëtes Latins qui étaienr là, le prirent pour un ancien Romain, à ſon air & à ſon ſtyle; mais les Poëtes Français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & diſent que puiſque Lucrèce, né à Rome, embelliſſait Epicure en Latin, ſon adverſaire, né à Paris, devait le combattre en Français. Enfin, aprês beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'Autel, & juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le dèfinir;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore;
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces graces ſimples & naives,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces graces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,

Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naitre sur nos rives :
Il est toujours environné
De leur troupe tendre & légère ;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leurs charmes qu'il fait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrthe d'Horace,
Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la sagesse ;
Le sentiment & la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux ;
Son air est vif, ingénieux ;
Il vous ressemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui, Rollin dictait *o*)
Quelques leçons à la Jeunesse,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
Chose assez rare à son espèce.
Près de-là, dans un cabinet,
Que *p*) Girardon & le Puget

Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait, *q*)
Le Brun fiérement deſſinait, *r*)
Le Sueur entr'eux ſe plaçait; *s*)
On l'y regardait ſans murmure;
Et le Dieu, qui de l'œil ſuivait
Les traits de leur main libre & ſûre,
En les admirant, ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature.
Sous ſes yeux, des Amours badins
Ranimaient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens. *t*)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui paſſaient, il y a ſoixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons, les Benſerades, les Péliſſons, les Segrais *v*), les St. Evremonts, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fuſſent arrivés; mais peu-à-peu ils ont

édé aux véritablement grands-hommes. ls ne font plus ici qu'une assez médiocre gure. En effet, la plûpart n'avaient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces sont ternies;
Ils sont comptés encore au rang des beaux-esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lû, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Madame *x*) de la Fayette, qui avait mis sous le nom de Segrais le Roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française, & d'avoir rapporté, comme de bons mots, des choses assez grossières. *y*) Le doux, mais faible Pavillon, fait sa cour hum-

blement à Madame Deshouliéres, qui eſt placée fort au-deſſus de lui. L'inégal z) Saint-Evremont n'oſe parler de vers à perſonne. Balzac aſſomme de longues phraſes hyperboliques *aa*) Voiture & Benſerade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougiſſent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux Comte de Buſſy. Madame de Sévigné, qui eſt aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que ſon cher couſin, homme de beaucoup d'eſpiir, un peu trop vain, n'avait jamais pu réuſſir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de Buſſy avait de Meſſire Roger de Rabutin.

Buſſi, qui s'eſtime & qui s'aime,
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Eſt cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop ſouvent de lui-même; *bb*)
Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le Temple eſt toujours admis;
Lui, qui ſans flatter, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu

Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction, *cc*)
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
dd) La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maitresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton, *ee*)
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint-Aulaire, *ff*)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère ;
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du sacré vallon,
Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces Messieurs, & surtout ceux qui ne se piquaient de

rien ; il avertissait Chaulieu, de ne se croire que le premier des Poètes négligés, & non pas le premier des bons Poètes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet gg), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y sait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est-là qu'avec grace on allie
Le vrai savoir à l'enjoûment,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie ;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon-sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encor que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées. Il parlait toûjours au Dieu du Goût sur

es mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour ;

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllables enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois, sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le Président de Maisons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & solide, qui avait aimé tous les Arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maisons, m'écriai-je en l'arrosant de larmes ;
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah ! puisque le Destin nous voulait séparer,
C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts & des honneurs,

Tu cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe ;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faibleſſe ;
Je ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins ſouple & moins docile,
Que l'ame n'eſt fléxible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
Tu bravas leur empire ; & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la Nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques Jéſuites. Un Janſéniſte dira, que les Jéſuites ſe fourent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit auſſi leurs ennemis, & il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce Temple Bourdaloue qui s'entretient avec Paſcal ſur le grand art de joindre l'éloquence au raiſonnement. Le P. Bouhours eſt derrière eux, marquant ſur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours :

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence :

Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais nous autres Poëtes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux-esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous ;
N'avoir qu'un goût est peu de chose :
Beaux-Arts, je vous invoque tous !
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de desirs !
Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs :
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour sur l'autel du Dieu, des livres, des dessins & des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre ; dont on n'est point redevable au Cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais,

& qui fut construite par Perrault & par Louis le Vau, grands Artistes trop peu connus. Là est le dessin de la porte St.-Denis, dont la plûpart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté, que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument : cette admirable fontaine *hh*,) qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une église, une place & des admirateurs, & qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un Vulgaire toûjours barbare, & par les gens du monde toûjours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothêque de ce Palais enchanté ; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.

Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des Muses. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les Pseaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu ; car ce judicieux Philosophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, disait souvent, qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les Libraires. *ii*)

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les mystères du Dieu furent dévoilés : là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son Roman moral ; & rayait le titre de Poème épique que quelques zélés indiscrets lui donnent ; car il avoue sincérement qu'il n'y a point de Poème en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres, & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna :
Ce Corneille qui crayonna (kk)
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettait au feu sa Pulchérie,
Agésilas & Suréna,
Et sacrifiait, sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,

Nous attachant ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolite.
A peine il diſtingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite :
Tendres, galans, doux & diſcrets,
Et l'Amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des courtiſans Français.

Toi, favori de la Nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant & rime & meſure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel eſt ton ſentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & ſur tes fables.

La Fontaine, qui avait conſervé la naïveté de ſon caractère, & qui dans le Temple du Goût joignait un ſentiment éclairé à cet heureux & ſingulier inſtinct qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres

posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satyre,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère,
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père,
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur;
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-méme il les efface, & semble encor nous dire:
Ou sachez vous connaitre, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le Poète des Graces, comme Despréaux est le Poète de la Raison.

Mais le sévère Satyrique
Embrassait encore, en grondant,
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opera si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable :
Que vos écrits soient respectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière & j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence,
Est le premier des traducteurs :
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le Peintre de la France.
Nos Bourgeois à sots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toûjours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître ;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelque-fois pour le Peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems ? J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux ; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité

eſt ſoumiſe, & dont nul grand-homme n'eſt exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût eſt très difficile à ſatisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, ſont ceux qui en tout lui plaiſent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique ſans colère,
Il l'applaudit avec tranſport.
Melpomène, étalant ſes charmes,
Vient lui préſenter ſes héros,
Et c'eſt en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin Palais,
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe;
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.

Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux Goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Composſant ſa voix, ſon viſage ;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.

Il prend mon nom, mon étendart ;
Mais on voit aſſez l'impoſture :
Car il n'eſt que le fils de l'Art ;
Moi, je le ſuis de la Nature.



NOTES.

a) Cet ouvrage fut composé en 1731. Il e[n] a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample, & la plu[s] correcte.

b) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé ; mais on en connaissait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

c) L'Abbe de Rothelin de l'Académie Française.

d) Dacier avait une littérature fort grande ; il connaissait tout des Anciens, hors la grace & la finesse ; ses commentaires ont partout de l'érudition, & jamais de goût ; il traduit grossiérement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites* : Dacier dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* : *C'est à présent qu'il faut boire, & que, sans rien craindre, il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros* : *Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie

e) Saumaise est un Auteur savant qu'on ne lit plus guéres. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre Charles I. » Anglais, qui vous renvoyez » les têtes des Rois comme des *balles de paume*,

qui jouez à la *boule* avec *des couronnes*, & qui vous servez de *sceptres comme de marottes*.

f) Vateau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

g] Scuderi était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du Théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne sais quelle piéce de Scuderi, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la Scène Francaise. Ce Scuderi se vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses piéces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on sait que sa *Phédre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il fallut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

h) Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

i) Houdard de la Motte fit en 1728. un *Œdipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pû le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'Auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette piéce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opera, & des Dissertations très-bien écrites.

k) Vers de Rousseau.

l) Vers du même.

m) Vers du même.

n) Leibnitz, né a Leipsick le 23. Juin 1644 mort à Hanovre le 14 Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les belles-lettres; il faisait même des vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique, mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roï d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

o) Charles Rollin, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier homme de l'Université, qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la Jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, & cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût, & la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tom. III, pag.* 305, en parlant de Cyrus: *Aussi-tôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en Echanson*, il s'avance *gravement*, *la serviette sur l'épaule* & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fût du poison.* Comment cela? *Oui, mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans: *Une balle, un ballon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parlait Latin chez Robert Etienne.* Il serait à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, si estimable d'ailleurs.

p) Girardon

p) Girardon mettait dans ses statues plus de grace, & le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon ; mais il n'a pas fait les chevaux : ils sont de Marsi, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur sont du Puget.

q) Le Poussin, né aux Andelis en 1594, n'eut de maître que son génie, & quelques estampes de Raphaël, qui lui tombèrent entre les mains. Le desir de consulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chef-d'œuvres, qu'il ne vendait que sept écus piéce. Appellé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacremens sont trop gris : cependant il y a dans le Cabinet de Mgr. le Duc d'Orléans un ravissement de S. Paul, du Poussin, qui fait pendant avec la vision d'Ezechiel, de Raphaël, & qui est d'un coloris assèz fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphaël ; & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

r) Le Brun, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d Alexandre est beaucoup mieux coloré que ses batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l antique, que le Poussin & Raphaël ; mais il a autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin. Les estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin par Raphaël & par Jules Romain.

s) Eustache le Sueur était un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a

fait était dans le grand goût ; mais il man
encore de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'école F
çaise.

t) Rubens égale le Titien pour le coloris ;
il est fort au-dessous de nos Peintres Français
la correction du dessein.

u) Segrais est un Poète très-faible ; on ne
point ses églogues, quoique Boileau les ait vant
Son *Enéide* est du style de Chapelain. Il y a
Opéra de lui ; c'est Roland & Angélique, sous
titre de *l'Amour guéri par le tems.* On voit
vers dans le prologue :

Pour couronner leur tête,
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Assembler les jasmins,
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un Roman purement écrit, & entre
les mains de tout le monde : mais il n'est pas de lui.

x) Voici ce que Mr. Huet, Evêque d'Avranches,
rapporte, pag. 204 de ses Commentaires, édition
d'Amsterdam : « Madame de la Fayette négligeait
« fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa la
« *Zaïde* paraître sous le nom de Segrais : & lors-
« que j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis
« de Segrais, qui ne savaient pas la vérité, se plai-
« gnirent de ce trait, comme d'un outrage fait à sa
« mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais été
« longtems témoin oculaire, & c'est ce que je suis
« en état de prouver par plusieurs lettres de Madame
« de la Fayette, & par l'original du manuscrit de

de *Zaïde*, dont elle m'envoyait les feuilles à mesure qu'elle les composait.

y) Voici ce que Pélisson rapporte comme des bons-mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un Marchand de vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi :

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en festin ;
Car si la PROU *fournit les viandes,*
VOITURE *fournira le vin.*

Il ajoûte que Madame Desloges jouant au jeu des Proverbes, dit à Voiture : « Celui-ci ne vaut rien ; » percez-nous en d'un autre «. Son histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment : & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

z) On sait à quel point St. Evremont était mauvais Poète. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politik*.

aa) Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites piéces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ses lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Boursaut. Voici quelques uns de ses traits : « Lorsque vous me dé-

« chirez le cœur & que vous le mettez en
» pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous
» & un de vos souris confit mes plus amères dou-
» leurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte
» sans mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir,
» je vous conseille de vous faire Roi de Madère. Ima-
» ginez-vous le plaisir d'avoir un Royaume tout de
» sucre. A dire le vrai nous y vivrions avec beaucoup
» de douceur ». Il écrit à Chapelain. »Et notez, quand
» il me vient en la pensée, que c'est au plus judicieux
» homme de notre siécle, au père de *la Lionne* &
» de *la Pucelle* que j'écris, les cheveux me dressent
» si fort à la tête qu'il semble d'un hérisson. »

Souvent rien n'est si plat que sa Poësie.

Nous trouvâmes, près Sercotte,
Cas étrange & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré; parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai, que Despréaux l'a comparé à Horace; mais Déspréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe; & Despréaux a rétracté depuis ces éloges.

bb) Il écrivit au Roi: Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit & du courage. J'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

*) L'Abbé de Chaulieu dans une épitre au Mar- de la Fare, connue dans le public sous le ti- du Déiste, dit ;

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Eumenides ;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du Chien de l'Empire des Morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le Confesseur. Dans une autre piéce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
*Les ans que nous départ l'*aveugle Destinée.

Ces remarques sont exactes, & Mr. de St.-Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses Poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois piéces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination, qui y sont répandues, en rachètent les défauts

L'Abbé de Chaulieu mourut en 1720 âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

dd) Le Marquis de la Fare, Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques piéces de Poësie, qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme, qu'aimable Poète. Il est mort

en 1718. Ses Poëfies sont imprimées à la suite des œuvres de l'Abbé de Chaulieu, son intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

ee) Le Comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légéreté. Il etait fort satyrique.

ff) Mr de St.-Aulaire, a l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faisait encore des chansons aimables.

gg) Despréaux alla réciter ses ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

hh) La fontaine St.-Innocent; l'architecture est de Lescot, Abbé de Claigni, & les sculptures de Jean Gougeon

ii) C'est ce que Bayle lui-même écrivit au sieur des Maizeaux.

hh) Terme dont Corneille se sert dans une de ses épitres.



LETTRE
A M. DE C***.
SUR
LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vû, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son Dictionnaire de plus de deux cents articles de Ministres & de Professeurs Luthériens ou Calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, Professeur à Cologne ; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on

concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la Bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assûriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'Académie Française; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands-hommes; & je vous en crus sur votre parole. On ajoûtait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que Voiture; on disait que Saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devâit pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du Public éclairé; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & surtout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le Sécretaire du Public: si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des Politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils pré-

ndent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puiſſe avancer que le Château de Verſailles n'a que ſept croiſées de face ſur la cour, & ſoutenir que le Brun, qui était premier Peintre du Roi, a manqué de coloris.

Des rigoriſtes diſent qu'il eſt impie de mettre des filles de l'Opera, Lucrèce & des Docteurs de Sorbonne, dans le *Temple du Goût.*

Des Auteurs auxquels on n'a point penſé crient à la ſatyre & ſe plaignent que leurs défauts ſont déſignés & leurs grandes beautés paſſées ſous ſilence; crime irrémiſſible qu'ils ne pardonneront de leur vie, & ils appellent le *Temple du Goût* un libelle diffamatoire.

On ajoûte qu'il eſt d'une ame noire de ne louer perſonne ſans un petit correctif, & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation. Qui loue tout n'eſt qu'un flatteur. Celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Ensuite pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la *Critique*, la *Satyre* & le *Libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* est un livre à jamais utile & que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries & quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage : dire que les *Mondes* est un livre charmant & unique, & qu'on est fâché d'y trouver que *le jour est une Beauté blonde & la nuit une Beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Despréaux ait écrit :

. . . Pour trouver un Auteur sans défaut,
La raison, dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'est de la satyre, & de la satyre même assez injuste en tout sens, (avec le respect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il est aussi peu vrai de dire que Virgile est sans défaut, que de dire que Quinaut est sans naturel & sans graces.

Les *Couplets* de Rousseau, le *Masque de Laverne*, & telle autre horreur; certains ouvrages de Gâcon : voilà ce qui s'appelle un *Libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes-gens qui pensent sont *critiques*; les malins sont *satyriques*; les pervers font des *libelles*: & ceux qui ont fait, avec moi, le *Temple du Goût*, ne sont assurément ni malins, ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres; on changeait tous les soirs quelque chose, & cela a produit sept ou huit *Temples du Goût*, absolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Pope, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises & des plus infidelles copies d'un des plus négligés

brouillons de cette bagatelle ayant couru dans le monde, a été imprimée sans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il soit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le Public pour le confident de ses amusemens; mais la sottise est faite, & c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le Public aura cette petite esquisse, (si cela même peut en mériter le nom,) telle qu'elle a été faite dans une Société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les Belles-Lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satyre; & où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un *Traité du Goût*, on aurait prié les *de Côte*, & les *Beaufranc* de parler d'Architecture, les *Coypel* de définir leur Art avec esprit, les *Destouche* de dire quelles sont les graces de la Musique, les *Crébillon*, de peindre la terreur qui doit animer le Théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il sait, cela aurait

ait un gros *in-folio*; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentimens du Public, dans un petit écrit ſans conſéquence, & je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

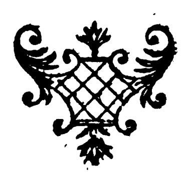
Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune Nobleſſe, qui emploie l'heureux loiſir de la paix à cultiver les Lettres & les Arts; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encore dans notre Nation ſi polie quelques barbares & quelques mauvais plaiſans qui oſent déſapprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſûrer qu'ils en feraient autant s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers s'il était né Poëte, & de la Muſique s'il était né Muſicien.

Il faut ſeulement que les graves Critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le Lanſquenet & le Biribi, ſachent que les Courtiſans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande en 1672, danſèrent à Paris ſur le Théâtre de *Lully* dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec

les Danseurs de l'Opera, & que l'on n'ose pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la Jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je suis, &c.



PRINCIPALES VARIANTES DU TEMPLE DU GOUT.

Il est bon a) *que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.*

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai Son Eminence de sa bonté, & je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde :

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde,
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

---

a) C'est le Cardinal de Polignac qui adresse la parole à M. de Voltaire.

Le Cardinal me répliqua que le Temple était dans le pays des beaux-Arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, & que je fisse ma relation avec sincérité ; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, & nous partîmes.

On repoussait plus fiérement ces hommes injustes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincérement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distilent la médisance & la calomnie b). *Ils disent que* Télémaque *est un libelle contre* Louis *XIV*, & Esther *une satyre contre le Ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.*

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique c), *quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau ! Elle lui ferma*

---

b On a fait réellement ces reproches à Fénélon & à Racine, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna la vogue dans leur tems.

c) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rousseau.

porte au plus vîte. Le rimeur desespéré lui fait dans son style Marotique :

Et! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai, près de vous, mérité d'être admis :
Reconnaissez mon humeur & mon style ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique ! ô vous, Déesse utile !
C'était par vous que j'étais inspiré.
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asyle.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de Juge, & parla ainsi au Cynique :

Rousseau, tu m'as trop méconnue :
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satyre.

Enfin, après ces retardemens agréables, au milieu des beaux-Arts, des Muses, des Plaisirs mêmes, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel & jusqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,

Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore.
Il se plaisait à consulter
Ces graces, simples & naïves,
Dont la France doit se vanter ;
Ces graces, piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter:
Qui de l'art ne sont point captives ;
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe aimable & légère :
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est avec elles qu'il veut plaire.

. . . .

Sur son front règne la sagesse ;
Son air est tendre, ingénieux :
Les Amours ont mis dans ses yeux
Le sentiment & la finesse.
Le More à ses autels chantait,
Pélissier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendresse ;
Légère & forte en sa souplesse,

La vive Camargo *d*) sautait.
A ces sons brillans d'allégresse,
Et de Rebel & de Mouret,
Le Couvreur *e*), plus loin, récitait,
Avec cette grace divine,
Dont autrefois elle ajoûtait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les Arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le Cardinal de Polignac f) *sur ce Sallon de* Marius, *qu'il a*

---

d) Mademoiselle Camargo, la première qui ait dansé comme un homme.

e) Adrienne le Couvreur, la meilleure Actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la Comédie Française pour le tragique, & la première qui ait introduit au Théâtre la déclamation naturelle.

f) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrein de Rome avait été autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complette, & qui représentent Achille déguisé en fille à la Cour de Lycoméde, & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté *A la mort du Cardinal de Polignac, le Roi de Prusse en fit l'acquisition.*

déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vûe sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vaux se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la Nature pour faire du Château de Versailles un favori sans mérite, *tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon gout Rome ancienne & moderne?*

On voyait sur un Autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une Place, une Eglise & des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du gout dans un tems d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la Porte St.-Denis *ôte tout son mérite auprès de la plûpart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un Palais parfait. Il joignait l'architecture du Palais de Maisons, au dedans de l'Hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions & les embellissemens au Maitre aimable de cet édifice, & auquel il ajoûtait quelques commodités.*

Je demandais tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons Architectes en France que de bons Sculpteurs; & les Pein-

tres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les Architectes sont souvent gênés par le terrein, & encore plus par le caprice du Maître. En second lieu, les Sculpteurs & les Peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du Poussin, de Jouvenet, de Boulogne; de Vatau; & même aujourd'hui nos Peintres modernes travaillent presque tous pour de simples Citoyens; mais il faut être Roi ou Surintendant pour exercer le génie d'un Mansard ou d'un Desbrosses: enfin, le succès du Peintre est dans le dessein de son tableau; celui du Sculpteur est dans son modèle en terre: le modèle de l'Architecte, au contraire, est trompeur; parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, & que la perspective aérienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plûpart des machines qui ne réussissent qu'en petit.

On y examine si les Arts se plaisent mieux dans une Monarchie que dans une république: si l'on peut se passer aujourd'hui du secours des Anciens: si les livres ne sont point trop multipliés: si la Comédie & la Tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie

différence entre l'homme de talent & l'homme d'esprit, entre le critique & le satyrique, entre l'imitateur & le plagiaire.

Permettez que je continue mes petites observations, répondit le Père Bouhours. Ce sont les grands-hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits Ecrivains. Ce sont les défauts du Poussin & de Le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon; & dès que votre Anti-Lucrece *sera imprimé, soyez sûr de ma critique.*

Eh bien! examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en passant un jeune Duc qui revenait du sermon de Ninon, & qui en paraissait tout pénétré : pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu si indulgent,

C'est lui qui d'un esprit vif, aimable & facile,
D'un vol toûjours brillant, sut passer, tour à tour,
Du Temple des beaux-Arts au Temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier asyle.
Des mains des Graces présenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encore mieux reçu dans le Temple du Goût, que cet oncle si vanté, qui rétablit les beaux-Arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible Ministre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les Cours & de la sienne, est redouté jusques dans le Temple du Goût, dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret, & Desmarets, *avec lesquels il faisait autrefois de méchans vers.*

Quand je vis que le Cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : C'est donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir, conserver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au Monde, ou fixer la victoire,
C'est ce qui m'a conduit au Temple de la gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

Brassac, sois toûjours mon soutien.
Sous tes doigts j'accordai ta lyre.
De l'Amour tu chantes l'empire,
Et tu composes dans le mien.
Caylus, tous les Arts te chérissent ;
Je conduis tes brillans desseins ;
Et les Raphaëls s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.



bon ouvrage ; petits
pçonne l'existence, que
ont pour piquer. Heu-
es gens de lettres, s'ils
is que cette engeance !
Littérature & de l'Hu-
ns qui s'animent d'une
t mérite qui réussit ; qui
er & à le perdre ; qui
blics, dans les maisons
les Palais des Princes,
plus fausses avec l'air
s de profession, monstres
de la Société. Ces lâches
nt en voyant paraître le
& l'Abbé de Rothelin :
voir accès auprès de ces
nt pour eux cette haine
corrompus ont pour les
les esprits justes.

revenant d'Allemagne ;
dans le Temple : mais
ntrer,

ment redire
nt façonnés,
s de satyre,
a por...

AUTRES VARIANTES

Tirées de l'édition de 1733.

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercénaire,
Vendeur adroit de sottise & de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des livres à la toise;
Car Monseigneur est sur-tout fort savant.

Là ne sont point reçus les petits-maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont régné chez certaines femmes, & qui se sont fait appeller grands-hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques Seigneurs, ou soi-disans tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits satyriques obscurs, qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les Auteurs connus; qui font secretement une

ise critique d'un bon ouvrage ; petits s dont on ne soupçonne l'existence, que s efforts qu'ils font pour piquer. Heuencore les véritables gens de lettres, s'ils ient pour ennemis que cette engeance ! à la honte de la Littérature & de l'Huté, il y a des gens qui s'animent d'une fureur contre tout mérite qui réussit ; qui arnent à le décrier & à le perdre ; qui dans les lieux publics, dans les maisons articuliers, dans les Palais des Princes, r les rumeurs les plus fausses avec l'air érité ; calomniateurs de profession, monstres mis des Arts & de la Société. Ces lâches cuteurs s'enfuirent en voyant paraitre le dinal de Polignac & l'Abbé de Rothelin : 'ont jamais pû avoir accès auprès de ces hommes ; ils ont pour eux cette haine le que les cœurs corrompus ont pour les s droits & pour les esprits justes.

Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; avait été autrefois dans le Temple : mais uand il y voulut rentrer,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satyre,
On lui ferma la porte au nez.

Rousseau se fâcha d'autant plus que cette Déesse a) avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures, & lui criait :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ;
Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. La Mothe les entendit, il en rit ; mais point trop fort & avec discrétion. Rousseau furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet Académicien avait faits en sa vie ; & cette dispute aurait duré longtems entre eux, si la Critique ne leur avait imposé silence & ne leur avait dit : Écoutez ; vous, la Mothe, brûlez votre Iliade, *vos Tragédies, & toutes vos dernières Odes, les trois quarts de vos Fables & de vos Opera ; prenez à la main vos premieres Odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos Fa-*

a) La Critique.

lles, l'Europe galante; *avec cela entrez hardiment.*

Vous, Rousseau, brûlez vos Opéra, vos Comédies, vos dernières Allégories, Odes, Epigrammes Germaniques, Ballades, Sonnets: jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au-dessus de la Mothe en qualité de versificateur; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. La Mothe fit la révérence; Rousseau tourna la bouche; & tous deux entrèrent à ces conditions.

A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable, & comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zéle:
Çà, dit-il, puisque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle;
Que répondez-vous à cela?
Ah! laissons ces disputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure;
J'ai fort mal connu la Nature;

Mais ne me pouſſez point à bout ;
Que votre Muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces Meſſieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une diſpute aux gens de goût qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien ; le Cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des Français.

Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait *b*) ;
Péliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant avec molleſſe
Sallé le Temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

C'eſt ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des Acteurs,

b) ROLLIN.

Qui représentent sur la Terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux sifflets bruyants du Parterre.

C'est-là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène,
Et dans tous les esprits, & sur-tout dans mon cœur.
Ah ! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mélange enivra tous mes sens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une Actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.

Quelquefois même, on laisse parler longtems la même personne ; mais ce cas arrive très-rarement : heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si longtems sut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volage,

Faisait alors, avec gaîté,
A ce charmant Aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art, elle était maitresse,
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté :
Mais, hélas ! ils sont d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissérent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la le Couvreur, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques Jésuites qu'ils rencontrèrent. Un Jansénifte dira que les Jésuites se fourrent par-tout : mais la verité est que, de tous les Religieux, les Jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, & qu'ils ont toûjours réussi dans l'éloquence & dans la Poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces Pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux, & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, &, en quelques endroits, la plus injuste satyre qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du

Temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le Cardinal de Richelieu ? C'est que Colbert protégea tous les beaux Arts sans être jaloux des Artistes, & qu'il ne favorisa que de grands-hommes ; car il se dégoûta bien vite de Chapelain, & encouragea Despréaux. Le Cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille ; & au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, Desmarets, & Colletet c). *Je m'ap-*

c) Non-seulement le Cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de Théâtre mais il s'appropria un mauvais Prologue de ce Chapelain : c'était le Prologue d'un très-ridicule Poème dramatique, intitulé : *Les Tuileries*. Ce Cardinal fit bâtir la salle du Palais Royal pour représenter la Tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de Desmarets, de Colletet, de Faret pour composer des Tragédies dont il leur donnait le plan. Il admit quelque tems le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces Poètes, & il fut aussi-tôt exclus. Ce Cardinal avait si peu de goût qu'il récompensa ces vers impertinens de Colletet :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

perçus même que ce grand Ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain Duc son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les Connaisseurs en belles-lettrres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux Arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du Ministère
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les Connaisseurs en galanterie ajoûtent que Son Éminence d) *fit jadis l'amour en vrai pédant; & que son neveu s'y prend d'une manière assûrément toute opposée. Il y a dans*

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

d) Le Cardinal de Richelieu fit soutenir des thèses sur l'*Amour* chez sa nièce la Duchesse d'Aiguillon : il y avait un Président, un Répondant & des Argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux : ces thèses sont divisées en plusieurs positions comme les thèses de Collége ; la première position est, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin.*

cette demeure bien des [illegible]
lui, n'ont fait [illegible]

Qui sagement livrés [illegible]
Ont passé de [illegible]
A recevoir, à [illegible]
De chanter & d'écrire [illegible]
Mais pour être [illegible]
Qu'ont-ils fait [illegible]

C'est entre ces [illegible]
trouve le [illegible]
heureux qui [illegible]
nières années [illegible]
vers aisés & [illegible]
ceux des [illegible]
ouvrant [illegible]
aux seuls [illegible]
bien de [illegible]
ressembler [illegible]
le goût [illegible]
ment, [illegible]
Devant [illegible]
Muses [illegible]
vres, [illegible]
espèce : [illegible]
& plusieurs [illegible]
pra. Le Dieu [illegible]
touches [illegible]
Campra, [illegible]

tems en tems, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les Muses, tantôt les Pélissier & les le More chantent ces Opera charmans. Le Temple résonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées de tout le Peuple. Les mauvais Auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques sons & sifflent pour se venger.

Le dessin de Versailles se trouve à la vérité sur l'Autel : mais il est accompagné d'un Arrêt du Dieu qui ordonne qu'on abbatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés & très-cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime d'avantage, c'est un Recueil d'estampes d'après les plus grands Maîtres : entreprise utile au genre humain qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs Peintres ; qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe, des beautés qui périraient sans le secours de la gravûre, & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vû de tableaux.

Crozat préside à ce dessin ;
Il conduit le docte burin
De la gravûre scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain,
Du Carrache la source heureuse ;
Et la belle ame du Poussin.

Dans le tems que nous arrivâmes, le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un Palais parfait ; il joignait l'architecture extérieure du Château de Maisons avec les dedans de l'Hôtel de Lassay, lequel, par sa situation, ses proportions & ses embellissemens, est digne du Maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs, en parcourant de suite les Arts & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la Musique à la Peinture,
De la Physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la Danse à l'Architecture.

Tel Homère peignait ses Dieux,
Planant sur la terre & sur l'onde,
Et cent fois plus prompt que nos yeux
S'élançant du centre des Cieux,
Jusqu'au bout de l'axe du Monde.

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grace au siécle de Louis XIV, une foule de grands-hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siécle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disait ce Ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa Capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus longtems, Paris aurait pû surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il la surpasse en grandeur: ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le Royaume sera rempli des monumens de tous les beaux Arts: déja les grands chemins qui conduisent à la Capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de (e) fontaines &

(e) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux

de statues. Un jour vous n'aurez plus de Temples Gothiques ; les salles f) *de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente ; de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines, la sculpture étalera partout ses beautés* g) *durables ; & annoncera aux étran-*

---

côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture ; l'un est de Coustou, & est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

f) Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les Acteurs & pour les Spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

g) C'était en effet le dessein de ce grand-homme : un de ses projets était de faire une grande place de l'Hôtel de Soissons · on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher, sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappes dans le bassin ; & qui de-là se serait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre

gers la gloire de la Nation, le bonheur du peuple, la sagesse & le goût de ses conducteurs: ainsi parlait ce grand Ministre.

Qui n'aurait applaudi? quel cœur Français n'eût été ému à de tels discours? On finit par donner de justes éloges, & par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le h) Magistrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette Capitale.

Enfin, après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons pas, il fallut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant;

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire est établie.

---

destiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

h) M. Turgot, Président au Parlement, Prévôt des Marchands, qui a déja embelli cette Capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour aggrandir le Quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'Isle, & joindre l'Isle au reste de la ville par un beau pont de pierre; il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresser à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs & à notre gloire.

Tant que vous ferez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en supplie,
Certains prétendus beaux-esprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toûjours me faisant insulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune Prince qu'il aime tendrement ; & s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il sait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toûjours CLERMONT i) s'illumine
Des vives clartés de ma loi ;
Lui, sa sœur, les Amours, & moi,
Nous sommes de même origine.
CONTI, sachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,

i) M. le Comte de Clermont, Prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une Académie des Arts, composée de cent personnes, qui s'assemblent chez lui ; & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes Princes.

Aussi-bien qu'au Dieu de l'Amour.
J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma Cour :
De ce Héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient soumis;
Croyez-moi, venez dans ce Temple,
Où peu de Princes sont admis.
Vous, noble Jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux-Arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que, dans ces fortunés loisirs,
L'esprit & la délicatesse,
Nouveaux guides de la Jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie & Melpomène k)
Vous suivre en secret quelquefois,
Et quitter Gaussin & du Fresne,

---

k) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des Tragédies & des Comédies; on a fait même beaucoup de piéces nouvelles pour ces sociétés particulières On ne saurait croire combien est utile cet amusement, qui demande beaucoup de soin & d'attention : il forme le goût de la Jeunesse; il donne de la grace au corps & à l'esprit; il contribue au talent de la parole; il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir sur la scène.
Que des Muses à vos genoux
Les lauriers à jamais fleurissent;
Que ces arbres s'enorgueillissent
De se voir cultivés par vous.
Transportez le Pinde à Cythère:
Brassac *l*), chantez; gravez, Caïlus *m*);
Ne craignez point, jeune Surgère *n*),

l) M. le Chevalier de Brassac non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un Opera, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune Noblesse Françaife. Il y a déja longtems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le Marquis Maffei vient de rétablir la gloire du Théâtre Italien: le Baron d'Astorga, & le Prélat qui est aujourd'hui Archevêque de Pise, ont fait plusieurs Opéra fort estimés.

m) M le Marquis de Caïlus est célèbre par son goût pour les Arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons Artistes; il grave lui-méme, & met une expression singulière dans ses dessins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice, Officier des Gardes, grave aussi, & se sert avec avantage du burin: il a fait une estampe d'après Le Nain, qui est un chef-d'œnvre.

n) M. de la Rochefoucault, Marquis de Surgère, a fait une Comédie, intitulée: l'*Ecole du Monde*. Cette piéce est, sans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre Duc de la Rochefoucault, Auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

D'employer des soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire;
Et que tous les sots confondus,
A la Cour & sur la frontière,
Désormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénère,
En suivant Minerve & Phébus.



AUTRES VARIANTES

Tirées de l'édition de 1745.

AH! bon Dieu! s'écria la Critique; quel horrible jargon! On lui dit que c'était Rousseau, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représailles; il s'écria en rougissant:

Adoucissez cette rigueur extrême;
Je viens chercher Marot mon compagnon;
J'eus comme lui quelque peu de guignon,
Le Dieu qui rime, est le seul Dieu qui m'aime.

Connaissez-moi, je suis toujours le même ;
Voici des vers contre l'Abbé Bignon *a*).
O vous, Critique, ô vous, Déesse utile,
C'était par vous que j'étais inspiré ;
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asyle,

La Critique entendit ses paroles, r'ouvrit la porte, & parla ainsi.

Rousseau, connais mieux la critique ;
Je suis juste, & ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique,
Qui l'arma de ces lâches traits
Trempés au poison satyrique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta Muse est bannie, *b*)

---

a) Conseiller d'État, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & protecteur des Sciences. Rousseau avait fait contre lui quelques mauvais vers.

b) Rousseau fut condamné à l'amende honorable, & au bannissement perpétuel, pour des couplets infâmes faits contre ses amis, & dont il accusa Mr. Saurin de l'Ac. des Sc. d'être l'auteur. Le factum de Rousseau passe pour être extrêmement mal écrit ; celui de Mr. Saurin est un chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence. Rousseau, banni de France, s'est brouillé avec

Pour certains couplets de chanson ;
Et pour un fort mauvais facton
Que te dicta la calomnie ;
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie :
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don ;
Il te priva de l'harmonie ;
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faiblesse & la manie
De rimer encor malgré lui,
Des vers Tudesques qu'il renie.

Après ce vers : De la palette de Rubens :

C'est ce Dieu qu'implore & révère,
Toute la troupe des Acteurs
Qui représentent sur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers Auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux sifflets bruyans du Parterre.

---

tous ses protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faisaient honneur à la France par leurs Ouvrages, comme Messieurs de Fontenelle, Crébillon, Destouches, Du Bos, &c. &c.

LE POÈME

DE

FONTENOI.



LE POÈME DE FONTENOI.

QUoi ! du siècle passé le fameux satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos ayeux son onde & son rivage;
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournai foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas;

Vous, heureux par ses loix, & grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence !
Venez le contempler aux champs de Fontenoi,
O vous, Gloire, Vertu, Déesses de mon Roi ;
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la Patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers ;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers ;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage,
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.
C'est là ce fier Saxon a), qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son Roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur ;
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.
Conservez, justes Cieux, ses hautes déstinées ;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ses années.
Déja de la tranchée b] Harcourt est accouru :
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles c) pour son Roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son Maître, & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu d), par qui des Français le tonnerre est guidé ;
Penthiéve e), dont le zèle avait dévancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage ;
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour :
Chacun

Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande;
Le fortuné Danoy f), Chabanes, Galerande;
Le vaillant Berenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos Héros enfin g)
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement, que le péril commence.

Le jour frappe déja de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces:
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté;
Qui, longtems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant, qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſurtout obéir;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée;
Surtout, ce peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'Univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haîne les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'Empire Français l'indomptable Génie
Brave, auprès de ſon Roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux allarmés ſortent de leur ſéjour,

Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe LOUIS, & voit, avec colère,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
 Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déja disposé ses bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros, qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, & marchaient au hazard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;
Tels son rival & lui, prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.
 L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, & LOUIS est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais qui, sur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terreins divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Elysée emporte la douleur
D'ignorer, en mourant, si son Maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres de *h*) gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire;
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune *i*) Craon! Que le Ciel moins sévére
Veille sur les destins de ton généreux frére!
Hélas! cher Longaunay *k*) quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, & ranimer tes jours?
Ces Ministres de Mars, *l*) qui d'un vol si rapide
S'élançaient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés;
Tels que, des champs de l'air, tombent précipités
Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
Le fer atteint *m*) d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
Voit de sa légion tous les Chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourans à ses côtés.

Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! Dieu de sang, Dieu cruel,
La race de Colbert n), ce Ministre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire;
Guerchi o) n'est point frappé, la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave p) Daché, quel sera votre sort?
Le Ciel sauve, à son gré, donne & suspend la mort.
Infortuné Lutteaux, tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel & déja tu n'es plus.
O combien de vertus que la tombe dévore
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquiles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses,
Arrachons à l'oubli ces Ombres vertueuses;
Vous q) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Eh! quel ferait, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de censure, & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens?

Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats ; LOUIS est en danger.

Le feu, qui se déploye, & qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence;
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin:
Rien n'a pû l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, son seul espoir.. Ah ! cher Prince, arrêtez;
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
LOUIS craint pour son fils r), le fils craint pour son père;
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous s) qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
LOUIS, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire;
Soubise & Pecquigny t) vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats, u) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.

Venez, vaillante élite, honneur de nos armées:
Partez, fléches de feu, grenades x) enflammées;
Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers & si dignes de vous:
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu y) vous appelle, il n'est plus de hazards;
Il vous appelle: il voit, d'un œil prudent & ferme,
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, & sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place, où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible & prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck z), la Vauguion aa), Choiseuil, d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'Etat à tous les siens si chère,
Le danger de son Roi, le sang de ses ayeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu, qui semble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron bb), fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron, cc)

Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendarts déchirés & sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd son sang, & l'Amour en soupire.
Anglais, sur Du Guesclin deux fois tombent vos coups.
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Heros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron *dd*), tels on voyait dans les plaines d'Ivri,
Tes immortels ayeux suivre le grand Henri.
Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissans dans leurs fils *ee*).
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre *ff*) Saxon la terreur de la Terre,
Quand la Justice & Mars, sous un autre Louis,
Frappaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les Lys.

Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de Louis courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur Maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père est avec eux.
Son courage n'est point cet instinct furieux,

Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune ;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux :
Il marche, il est semblable à ce Maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit ;
L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que, des antres de l'Ourse,
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage ; rassemblez vos légions altières ;
Bataves, revenez, défendez vos barrières ;
Anglais, vous que la paix semblait seule allarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance,
Leur Génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité *gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses Rois trahis, sa Patrie & ses Temples.
Peuple sage & fidèle, heureux Helvétiens *hh*),
Nos antiques amis, & nos concitoyens ;
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens *ii*) suit la fougue indomptable.
Ce Danois *kk*), ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,

Admire les Français qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre:
Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort.
C'en eſt fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez, brave d'Eſtrée *ll*), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage:
Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui;
Ils ſeront fiers encor, ils n'ont cédé *mm*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide *nn*),
Qui ſemblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide,
Toûjours prêt, toûjours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant,
C'eſt ainſi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides;
Les courſiers écumans franchiſſent les guérets;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts:
Les piéges ſont dreſſés; on attend, on s'élance;
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop longtems.
Noailles *oo*), ramenez vos ſoldats triomphans.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés:
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;

Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'asyle,
Ces premiers *pp*) fondemens de l'Empire des Lys ;
Puissent-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déja Tournay se rend, déja Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, son Ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, & fuit de ce séjour
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette Ombre allarmée !
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts.
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire, en ces vastes remparts *qq*),
Ecrasant le berceau du plus grand des Césars *rr*).

Français ! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez. suspendez dans nos Temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendarts sanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos mères, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux, de larmes de tendresse.
Accourez. recevez, à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'Amour.

NOTES.

a) LE Comte Maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs & la faiblesse l'empechaient de se tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embrassa, après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

b) M. le Duc d'Harcourt avait investi Tournay.

c) Marechal de France.

d) Grand-Maître d'Artillerie.

e) Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.

f) Mr. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un passeport, accompagnée d'un Seigneur du Régiment du Roi, dans lequel était alors cet Officier.

g) Les Lieutenans Généraux chacun à leur division.

h) Il allait être Maréchal de France.

i) Dix-neuf Officiers du Régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le Prince de Beauvau, sert en Italie,

k) Mr. de Longaunay, Colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

l) Officiers de l'Etat-major, Messieurs de Puisegur, de Mezière, de St. Sauveur, de St. George.

m) Le Duc d'Avray, Colonel du Regiment de la Couronne.

n) Mr. de Croissy avec ses deux enfans, & son neveu Mr. Duplessis-Chatillon blessé legérement.

o) Tous les Officiers de son Régiment Royal des Vaisseaux, hors de combat, lui seul ne fut point blessé.

p] Mr. Diché (on écrit Dapcher) Lieutenant-Général. Mr. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

q) Mr. Du Brocard, Maréchal de camp, commandant l'artillerie.

r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monseigneur le Dauphin ; & un domestique de Mr. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

s) Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux légers, les Mousquetaires sous Mr. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes Françaises & Suisses, &c.

t) Mr le Prince de Soubise prit sur lui de seconder Mr le Comte de la Marche, dans la défense obstinée du poste d'Antoin ; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme Mr. de Pecquigny à la tête des Chevaux-légers : ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille

u) Carabiniers : corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa lettre.

x) Grenadiers à cheval commandés par M. le Chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

y) Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

z) M. le Comte de la Marck, au poste d'Antoin.

aa) Messieurs de la Vauguion, Choiseuil-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M de Créqui n'était point à ce poste : comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

bb) Quatre eſcadrons de la Gendarmerie arrivaient après ſept heures de marche, & attaquèrent.

cc) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendart dans la colonne Anglaiſe. M. de Caſtelmoron, âgé de 15. ans, lui cinquiéme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M de Bellet commandant ces eſcadrons de la Gendarmerie ; il eut un cheval tué ſous lui, auſſi-bien que M. de Chimènes, en réformant une brigade.

dd) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat ; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

ee) M. de Luxembourg, M. de Loigni & M. de Tingri.

ff) Le Duc de Saxe-Weimar, ſous qui le Vicomte de Turenne fit ſes premières campagnes. M. de Turenne eſt arrière-neveu de ce grand-homme.

gg) Ce reproche de férocité ne tombe que ſur le ſoldat, & non ſur les officiers, qui ſont auſſi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorſque la colonne Anglaiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

hh) Les Régimens de Dieſbach, de Betens, & de Courten, &c. avec des bataillons des Gardes Suiſſes.

ii) Le Régiment de Normandie qui revenait à la charge ſur la colonne Anglaiſe, tandis que la Maiſon du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondaient ſur elle.

kk) M. de Lowend[redacted]

ll) M le Comte [redacted] à la tête de ſa diviſion, & M. de Brionne [redacted] de ſon Régiment, avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le ſabre à la main.

mm) Depuis St. Louis aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en perſonne en bataille rangée.

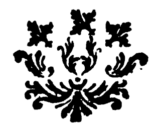
nn) On envoya quelques Dragons à la poursuite: ce corps était commandé par M le Duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendarts sous le Maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

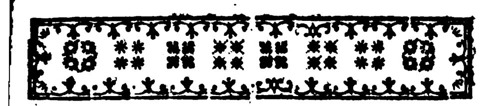
oo) Le Comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie Anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

pp Tournay, principale ville des Francais sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

qq) La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11. Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graffin, &c.

rr) Des Césars modernes.





PRÉFACE

DU POÈME SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE.

Si jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événemens funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699., celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du Royaume de Fez. L'axiome, Tout est bien, *paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible, que tout depuis longtems n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.*

* *Lorsque l'illustre Pope donna son* Essai sur l'homme, *& qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du Lord Shaf-*

terſbury, du Lord Bolingbrooke, une foule de Théologiens de toutes les Communions attaqua ce ſyſtème. On ſe révoltait contre cet Axiome nouveau, que Tout eſt bien, *que* l'homme jouit de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible, &c... *Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. Mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.*

On crut donc voir dans cette propoſition, Tout eſt bien, *le renverſement du fondement des idées reçues. Si* Tout eſt bien, *diſait-on, il eſt donc faux que la Nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la Nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu beſoin de Rédempteur. Si ce Monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des Mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre*

du Monde ; si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général & nécessaire ; nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine ; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de DIEU *que les animaux qui nous dévorent.*

Voilà les conclusions qu'on tirait du Poème de M. Pope ; & ces conclusions mêmes augmentaient encor la célébrité & le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine Morale, la Tolérance, qui sont l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait ; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru appercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, & les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les Critiques ont dit : Leibnitz, Pope,

enſeignent le Fataliſme : *& les partiſans de Leibnitz & de Pope ont dit* ; Si Leibnitz & Pope enſeignent le Fataliſme, ils ont donc raiſon ; & c'eſt à cette Fatalité invincible qu'il faut croire.

Pope avait dit, Tout eſt bien, *en un ſens qui était très-recevable ; & ils le diſent aujourd'hui en un ſens qui peut être combattu.*

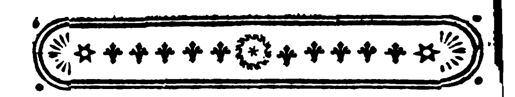
L'Auteur du Poëme ſur le déſaſtre de Liſbonne ne combat point l'illuſtre Pope, qu'il a toujours admiré & aimé ; il penſe comme lui ſur preſque tous les points ; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome, Tout eſt bien. *Il adopte cette triſte & plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes* qu'il y a du mal ſur la Terre, *il avoue que le mot*, Tout eſt bien, *pris dans un ſens abſolu, & ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.*

Si lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755, des Philoſophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines, Tout eſt bien, les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons, les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans les débris, c'eſt l'effet né-

cessaire des causes nécessaires ; vôtre mal particulier n'est rien, vous contribuez au bien général : *un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste : & voilà ce que dit l'Auteur du Poëme sur le désastre de Lisbonne.*

Il avoue donc, avec toute la Terre, qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun Philosophe n'a pû jamais expliquer l'origine du mal moral & du mal physique ; il avoue que Bayle, le plus grand Dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter & qu'il se combat lui-même ; il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumières de l'homme, que de misères dans sa vie. Il expose tous les systêmes en peu de mots. Il dit que la Révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les Philosophes ont embrouillé ; il dit que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présens, & que la bonté de la Providence est le seul asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, & dans les calamités de sa nature faible & mortelle.

P.S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un Auteur, de ses réponses aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.



NOTE PARTICULIERE

Sur ce Passage de cette Préface :

* *Lorsque l'illustre* Pope *donna son* Essai sur l'Homme, *& qu'il développa dans ser vers immortels les systêmes du Lord Shaftersbury & du Lord Bolingbrooke*, &c.

Page 303. ligne 20.

C'Est peut-être la première fois qu'on a dit qne le systême de Pope était celui du Lord Shaftersbury ; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot-à-mot dans la première partie du chapitre intitulé : *Les Moralistes*, Section 3. Much is alleg'd in answer to Show, &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la Nature. Comment est-elle sortie si impuissante & si défectueuse des mains d'un être aussi parfait ?* Mais je nie *qu'elle soit défectueuse..... Sa beauté résulte de contrariétés, & la concorde universelle nait d'un combat perpétuel.... il faut que chaque être soit immolé à d'autres ; les*

végétaux aux animaux, les animaux à la terre... & les loix du pouvoir central & de la gravitation, qui donnent aux corps célestes leur poids & leur mouvement, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif & faible animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes loix, sera bien-tôt par elles réduit en poussière.

Cela est admirablement dit : & cela n'empêche pas que l'illustre Docteur Clarke, dans son Traité de l'existence de Dieu, ne dise que le *genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce Monde est manifestement renversé*; page 10, Tome II, seconde édition, traduction de M. Ricotier : cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire : je dois être aussi cher à mon Maître, moi être pensant & sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point : cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, & qu'il sera rétabli : cela n'empêche pas que le mal physique & le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *Tout est bien*, en respectant Shafterbury & Pope, dont le systême a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme, & est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'Homme* de Pope est aussi toute entière dans Shaftersbury, à l'article de la recherche sur la Vertu, au second volume des *Caractéristics.* C'est-là que l'Auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre est non-seulement possible, mais inséparable: *To be well affected towards the publick interest and ones own, is not only consistent, but inseparable.* C'est-là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai* de Pope *sur l'Homme.* C'est par-là qu'il finit.

That reason passion answer one great aim.
That true self love and social be the same.

La raison & les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour-propre & l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans Pope que dans Shaftersbury, a toujours charmé l'Auteur des Poèmes sur Lisbonne & sur la Loi naturelle: voilà pourquoi il a dit,

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.

Le Lord Shaftersbury prouve encore que la perfection de la vertu est due nécessai-

rement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of à God.*

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftersbury d'Athée. S'ils avaient bien lû son livre, ils n'auraient pas fait cet infâme reproche à la mémoire d'un Pair d'Angleterre, d'un Philosophe élevé par le sage Locke.

C'est ainsi que le Père Hardouin traita d'Athées Pascal, Mallebranche & Arnauld. C'est ainsi que le Docteur Lange traita d'Athée le respectable Wolf, pour avoir loué la morale des Chinois; & Wolf, s'étant appuyé du témoignage des Jésuites Missionnaires à la Chine, le Docteur répondit: *Ne sait-on pas que les Jésuites sont des Athées?* Ceux qui gémirent sur l'aventure des Diables de Loudun, si humiliante pour la raison humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un Récollet, en conduisant Urbain Grandier au supplice, le frappât au visage avec un crucifix de fer, furent appellés Athées par les Récollets. Les Convulsionnaires ont imprimé, que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des Athées; & les Molinistes ont cent fois baptisé de ce nom les Jansénistes.

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans,

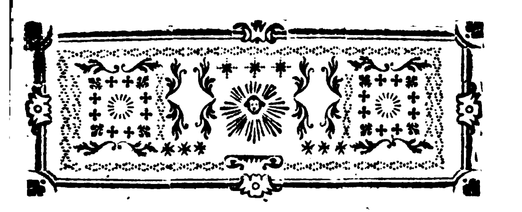
ſur l'inoculation de la petite vérole, un Auteur inconnu écrivit: *Il n'y a qu'un Athée imbu des folies Anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre nation de faire un mal certain pour un bien incertain.*

L'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques, qui écrit tranquillement depuis ſi longtems contre les Puiſſances, contre les Loix & contre la Raiſon, a employé une feuille à prouver que M. de Monteſquieu était Athée, & une autre feuille à prouver qu'il était Déiſte.

S. Sorlin Deſmarets, connu en ſon tems par le Poème de *Clovis*, & par ſon fanatiſme, voyant paſſer un jour dans la gallerie du Louvre Lamothe-le-Vayer, Conſeiller d'État & Précepteur de Monſieur; *voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de Religion*: Lamothe-le-Vayer ſe retourna vers lui & daigna lui dire; *mon ami, j'ai tant de Religion, que je ne ſuis point de ta Religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuſer d'Athéiſme à tort & à travers tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le Public a aujourd'hui pour les libelles de controverſes.

POÈME



POÈME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

OU EXAMEN DE CET AXIOME :

TOUT EST BIEN.

O malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez, *Tout eſt bien* ;
Accourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés.
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui ſanglans, déchirés & palpitans encore,

Enterrés ſous leurs toits, terminent, ſans ſecours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : C'eſt l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans ?
Lisbonne, qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne, eſt abîmée, & l'on danſe à Paris.
Tranquiles ſpectateurs, intrépides eſprits,
De vos frères mourans contemplant les naufrâges,
Vous recherchez en paix les cauſes des orages :
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la Terre entr'ouvre ſes abîmes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eſt l'orgueil, dites-vous, l'orgueil ſéditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage,

mandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
'est l'orgueil qui crie : *O Ciel, secourez-moi* ;
iel, ayez pitié de l'humaine misère.
Tout est bien, dites-vous, & tout est *nécessaire*.
Quoi ! l'Univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
Etes-vous assurés que la cause éternelle,
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats,
Sans former des volcans allumés sous nos pas ?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?
L'éternel Artisan n'a-t-il pas dans ses mains,
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins ?
Je desire humblement, sans offenser mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre & de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'Univers :
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux ; hélas ! il est sensible.

Les tristes habitans de ces bords désolés,
Dans l'horreur des tourmens seraient-ils consolés,
Si quelqu'un leur disait : *Tombez, mourez tranquiles,*
Pour le bonheur du Monde on détruit vos asyles :
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés.
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux sont un bien dans les Loix générales ;

Dieu vous voit du même œil que les vils vermisseaux
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux?
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels, à mes douleurs n'ajoûtez point l'outrage.
Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables Loix de la nécessité,
Cette chaine des corps, des esprits, & des mondes.
O réves de savans! ô chimères profondes!
Dieu tiént en main la chaîne, & n'est point enchaîné; a)
Par son choix bienfaisant tout est déterminé:
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un Maître équitable?
Voila le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier?
Tous les peuples tremblans sous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle Loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents;
Si les chénes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
Enfans du Tout-puissant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun Père.
Le vase, on le sait bien, ne dit pas au potier;
Pourquoi suis-je si vil, si faible, si grossier?
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
Cette urne, en se formant qui tombe fracassée,

De la main du potier ne reçut point un cœur,
Qui désirât les biens, & sentît son malheur.
Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers !
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point ; vous aigrissez mes peines ;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentans nés sous la même Loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglans se repaît avec joie :
Tout semble bien pour lui, mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du Monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent :
Et vous composerez, dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général !
Quel bonheur ! ô mortel, & faible, & misérable !
Vous criez, *Tout est bien*, d'une voix lamentable.

L'Univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit à réfuté l'erreur.
Elémens, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la Terre :
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'Auteur de tout bien le mal est-il venu ?
Est-ce le noir Typhon *c*), le barbare Arimane *d*),
Dont la Loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
Mon esprit n admet point ces monstres odieux,
Dont le Monde, en tremblant, fit autrefois des Dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui *e*),puisque Dieu seul est Maître.
Il existe pourtant. O tristes vérités !
O mélangé étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
Il visita la Terre, & ne l'a point changée *f*).
Un Sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu;
Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne,
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente Cités dispersent les débris,
Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadis.
Ou l'homme est né coupable, & Dieu punit sa race;
Ou ce Maître absolu de l'être & de l'espace

Sans courroux, sans pitié, tranquile, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;
Ou la matière informe, à son Maître rebelle,
Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle;
Ou bien Dieu nous éprouve; & ce séjour mortel *g*)
N'est qu'un passage étroit vers un Monde éternel.
Nous essuyons ici des douleurs passagères,
Le trépas est un bien qui finit nos misères.
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter dêtre heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
Il n'est rien qu'on connaisse, & rien qu'on ne redoute.
La Nature est muette, on l'interroge en vain.
On a besoin d'un Dieu qui parle au Genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible, & d'éclairer le sage.
L'homme, au doute à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds invisibles
Dans le mieux ordonné des Univers possibles,
Un désordre éternel, un cahos de malheurs
Mèle à nos vains plaisirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable;
Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien*:
Je suis comme un Docteur, hélas! je ne sais rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des aîles,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles:

La douleur, le trépas n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît expire ;
De la destruction la Nature est l'Empire.
Un faible composé de nerfs & d'ossemens
Ne peut être insensible au choc des élémens ;
Ce mélange de sang, de liqueurs, & de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre ;
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.
C'est-là ce que m'apprend la voix de la Nature :
J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
Bayle en sait plus qu'eux tous : je vais le consulter :
La balance à la main, Bayle enseigne à douter h)
Assez sage, assez grand, pour être sans systême,
Il les a tous détruits, & se combat lui-même :
Semblable à cet aveugle en bute aux Philistins,
Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
Rien : le livre du Sort se ferme à notre vue.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré? i)
Atômes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le sort se joue,
Mais atômes pensans, atômes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les Cieux ;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce Monde, ce théâtre & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être;
Nul ne voudrait mourir; nul ne voudrait renaître k).
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs:
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpérance;
Tout eſt bien aujourd'hui, voilà l'illuſion.
Les ſages me trompaient, & Dieu ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſouffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs: inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſais que ſouffrir, & non pas murmurer.
Un Calife autrefois à ſon heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière;
Je t'apporte, ô ſeul Roi, ſeul Etre illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immenſité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance.
Mais il pouvait encore ajoûter l'*eſpérance*. l)

NOTES.

a) Dieu *tient en main la chaîne, & n'est point enchaîné.*

La chaîne universelle n'est pas, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute, entre l'homme & les substances supérieures; il y a l'infini entre Dieu & toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre Soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs Satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les Lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter; il se trompe en cela: c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de Mathématicien qui n'eût fait voir au Lord Bolingbrooke & à M. Pope, que, si Jupiter était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de Mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du systême solaire.

Il n'est pas vrai que, si on ôtait un atôme du Monde, le Monde ne pourrait subsister: & c'est ce que M. Crouzas, savant Géomètre, remarqua très-bien dans son livre contre M. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il a été invinciblement réfuté par MM. Warburton & Silhouette.

Cette chaîne des événemens a été admise & très-ingénieusement défendue par le grand Philosophe Leibnitz: elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événemens dépendent d'autres corps & d'autres événemens. Cela est vrai: mais tous les corps ne sont pas

nécessaires à l'ordre & à la conservation de l'Univers; & tous les événemens ne sont pas essentiels à la série des événemens. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la constitution générale. La Nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle Planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul étre connu n'est d'une figure précisement mathématique : nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la Nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atôme de moins sur la Terre serait la cause de la destruction de la Terre.

Il en est de même des événemens. Chacun d'eux a sa cause dans l'évènement qui précède; c'est une chose dont aucun Philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César, Cesar n'aurait pas détruit la République, il n'eût pas adopté Octave, & Octave n'eût pas laissé l'Empire à Tibere. Maximilien épouse l'héritière de la Bourgogne & des Pays-bas, & ce mariage devient la source de deux cents ans de guerre. Mais que César ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé sa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au systéme géneral.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Plusieurs événemens restent sans filiation. C'est ainsi que, dans toute machine, il y a des effets nécessaires au mouvement, & d'autres effets indifférens qui sont la suite des premiers, & qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le

faire marcher ; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du Monde, que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irregularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu ; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atôme jusqu'à la plus reculée des étoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné*, ne veut dire autre chose, sinon, que tout est arrangé. Dieu est la Cause & le Maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des Destins : mais dans une Philosophie plus épurée Dieu est le Maître des Destins. Voyez Clarke, *Traité de l'existence de Dieu.*

b) *Sub Deo justo nemo miser, nisi mereatur.* St. Augustin.

c) Principe du mal chez les Egyptiens.

d) Principe du mal chez les Perses.

e) C'est-à-dire, d'un autre Principe.

f] Un Philosophe Anglais a prétendu que le Monde physique avait dû être changé au premier avénement, comme le Monde moral.

g) Voilà avec l'opinion des deux Principes toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans

cette grande difficulté ; & la Révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

b) La balance à la main, Bayle enseigne à douter.

Une centaine de remarques répandues dans le Dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées, toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies ; c'est l'Avocat général des Philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron, qui souvent dans ses ouvrages Philosophiques soutient son caractère d'Académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux Abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre Bayle : j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le Philosophe Bayle n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'ame. On traduit Cicéron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des Princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Ciceron parmi plusieurs choses admirables ? On y trouve que, *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* » Sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem dederit eis quos scierit eâ perversè usuros. » (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des Dieux ; & on a eu raison. » Virtutem nunquàm à Deo acceptam nemo retulit ; nimirùm rectè «. *Idem.*

Qu'un Criminel meure impuni, vous dites que les

Il n'eſt rien après la mort. Mais l'inſtinct, la raiſon, le beſoin d'etre conſolé, le bien de la ſociete prévalurent; & les hommes ont toujours eu l'eſpérance d'une vie à venir; eſperance, à la vérité, ſouvent accompagnée de doute. La révelation détruit le doute & met la certitude à la place.



LA
LOI NATURELLE,
POÈME
EN QUATRE PARTIES.

PRÉFACE
DU POEME
SUR
LA LOI NATURELLE.

On ſait aſſez que ce Poème n'avait point été fait pour être public : c'était, depuis trois ans, un ſecret entre un grand Roi & l'Auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris ; & , bien-tôt après, il fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret tiré de l'obſcurité où ſon Auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un Ecrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encore juſte de ne pas juger le Poème d'un laïque comme on jugerait une thèſe de Théologie. Ces deux Poèmes ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger ; mais

il n'y en a aucun d'empoisonné, & plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentimens. La plûpart des livres ressemblent à ces conversations générales & gênées, dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'Auteur a dit ici ce qu'il a pensé à un Prince Philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche : ils ont jugé que le Poëme sur la Loi Naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'Auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un Prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent surprendre personne : elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur ; ce n'est pas-là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le Monarque le comblait ; mais le Monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les

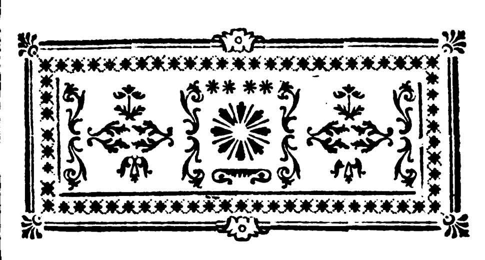
changemens ſurvenus depuis dans un commerce ſi honorable pour la Littérature n'ont point altéré les ſentimens qu'il avait fait naître.

Enfin puiſqu'on a arraché au ſecret & à l'obſcurité un écrit deſtiné à ne point paraître, il ſubſiſtera chez quelques ſages comme un monument d'une correſpondance philoſophique qui ne devait point finir ; & on ajoûte que, ſi la faibleſſe humaine ſe fait ſentir partout, la vraie philoſophie dompte toujours cette faibleſſe.

Au reſte ce faible Eſſai fût composé à l'occaſion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée : du Souverain Bien ; & *elle devait l'être :* du Souverain Mal. *On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords ſont une faibleſſe d'éducation qu'il faut étouffer. L'Auteur du Poëme prétend que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la Nature, rendue à elle-même, ſent cette faute. La fille ſauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à ſa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler, elle ſe repentit, elle*

pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre, font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent, & ils sont les fondemens de la Loi Naturelle.





L A

LOI NATURELLE,

POÈME EN QUATRE PARTIES.



EXORDE.

O Vous dont les exploits, le règne & les ouvrages
Deviendront la leçon des Héros & des Sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du ſort,
Le Trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme
Qu'allume la raiſon qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le Monde eſt plongé,
Apportons, s'il ſe peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en ſouviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*.
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré ;
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre-humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus ?
Que Boileau, répandant plus de sel que de grace,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse ?
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'Esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, & surtout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir,
Ce que l'erreur fait croire aux Docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'Auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la Théologie ?
Origène & Jean Scot sont chez vous sans crédit :
La Nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces Romans qu'on appelle systêmes,
Et, pour nous élever, descendons dans nous-mêmes.

PREMIÈRE



PREMIÈRE PARTIE.

Dieu a donné aux hommes des idées de la justice & la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est-là cette Loi Naturelle sur laquelle la Religion est fondée. C'est ce seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la Loi Naturelle, & non de la Religion & de ses sacrés mystères.

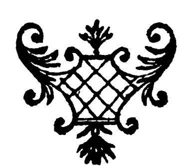
Soit a) qu'un Etre inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'Univers du néant,
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténebreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux:
Vous êtes sous la main de ce Maître invisible.
Mais du haut de son Trône obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier, conquérant de Bisance,
Le tranquile Chinois, le Tartare indomté,
Qui connaît son essence, & suit sa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.

Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux : *b*)
Et sans vouloir sonder, d'un regard téméraire,
De la Loi des Chrétiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si DIEU n'a point parlé.

La Nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son ame, & l'instinct de ses sens.
Le Ciel à ses besoins soumet les élemens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante,
Y peint de la Nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts & sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi ! le Monde est visible, & Dieu serait caché !
Quoi ! le plus grand besoin que j'aye en ma misère,
Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître ;
Il m'a donné sa Loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'est à l'Univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déserts.
Delphes, Délos, Ammon, ne sont pas ses asyles.
Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.

La Morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiécles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
C'eſt la Loi de Trajan, de Socrate, & la vôtre.
De ce culte éternel la Nature eſt l'Apôtre;
Le bon-ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix partout ſe fait entendre.
Penſez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,
Ait, pour ſe repentir, conſulté des Augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ſes mains impures;
Ils auraient à prix d'or abſous bientôt le Roi.
Sans eux, de la Nature il écouta la Loi;
Honteux, déſeſpéré d'un moment de furie,
Il ſe jugea lui-même indigne de la vie.
Cette Loi ſouveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira Zoroaſtre, illumina Solon.
D'un bout du Monde à l'autre elle parle, elle crie;
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.
Ainſi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eut de la juſtice un inſtinct naturel;
Et le Nègre vendu ſur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima ſa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquilement, dans le fond de ſon cœur:
» Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
« De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance!

» Dieu juste, Dieu parfait ! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une Loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos sens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature & la même origine :
L'Artisan les façonne & ne peut les former.
Ainsi l'Etre éternel qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la Vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revétir d'imposture & d'erreur :
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.



SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une Morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'Entends, avec Cardan, Spinosa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la Nature,
Ne sont que l'habitude & les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux Nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin ? Pourquoi l'Etre Suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les Loix que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont partout différentes.
Jacob, chez les Hébreux put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;
Le Pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa République entière.
L'Empereur ne peut rien sans ses chers Electeurs:
L'Anglais a du crédit, le Pape a des honneurs.

Usages, intérêts, cultes, loix, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire (e).
Mais tandis qu'on admire & ce juste & ce beau,
Londre immole son Roi par la main d'un bourreau.
Du Pape Borgia le bâtard sanguinaire,
Dans les bras de sa sœur assassine son frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvillier, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse.
Sous le fer du méchant le juste est abbattu...
Hé bien! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du Midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime & le malheur.
De nos desirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle & la morale:
C'est une source pure: en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère,
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altere;
L'homme le plus injuste & le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.

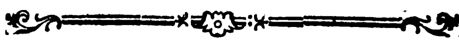
Tous ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice & de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussi-tôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de desirs, asservi, mais né libre;
Arme que la Nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate, en un mot, c'est-là l'heureux génie;
C'est-là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut soumis à ses Loix,
Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
Marc-Aurèle, appuyé sur la Philosophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de sa vie.
Julien s'égarant dans sa religion,
Infidèle à la Foi, fidèle à la raison,
Scandale de l'Eglise & des Rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la Loi Naturelle.

On insiste, on me dit: l'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau;
C'est l'éducation qui forme ses pensées,
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées;
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur;
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur:

Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il agit en machine : & c'est par sa nourrice
Qu'il est Juif ou Payen, fidèle ou Musulman,
Vêtu d'un juste-au-corps, ou bien d'un doliman.
Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire.
Il est des sentimens que l'habitude inspire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les dehors de l'ame & ses préventions,
Dans nos faibles esprits sont gravés par nos Pères,
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'un autre main ;
Leur pouvoir est constant, leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse afin qu'il les exerce ;
Il ne les connait pas sous la main qui le berce.
Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
Les insectes changeans qui nous filent la soie,
Les essains bourdonnans de ces filles du Ciel,
Qui paîtrissent la cire & composent le miel,
Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout mûrit par le tems & s'accroît par l'usage.
Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le Ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices.
Le juste quelquefois commet des injustices.
On fuit le bien qu'on aime, ou hait le mal qu'on fait.
De soi-même en tout tems quel cœur est satisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit!) est une énigme obscure;
Mais en quoi l'est-il plus que toute la Nature?
Avez-vous pénétré, Philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr & prompt qui sert les animaux?
Dans son germe impalpable avez-vous pû connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds & qui meurt pour renaître?
Sur ce vaste Univers un grand voile est jetté;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immensité DIEU peupla les deserts,
Alluma des soleils & souleva des mers,
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites.
Tous les Mondes naissans connurent leurs limites.
Il imposa des loix à Saturne, à Vénus,
Aux seize orbes divers en nos Cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la course des vents, aux fleches du tonnerre,
A l'animal qui pense & né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajoûter nos décrets à ces Loix immortelles d)?
Hélas! ferait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
De nous mettre à côté du Maître du tonnerre,
Et de donner, en Dieux, des ordres à la Terre?



TROISIÈME PARTIE.

Que les hommes, ayant pour la plûpart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la Religion Naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'Univers est un Temple où siége l'Eternel.
Là chaque homme à son gré veut bâtir un Autel.
Chacun vante sa Foi, ses saints & ses miracles,
Le sang de ses Martyrs, la voix de ses Oracles.
L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le Ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire.
L'autre a du Dieu Brama désarmé la colère,
Et pour s'être abstenu de manger du lapin,
Voit le Ciel entr'ouvert & des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs & d'infidèles.
De Chrétiens divisés les infâmes querelles,
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux Inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jetter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique;

Tandis que, de la grace ardent à se toucher,
Le peuple, en louant DIEU, danse autour du bucher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon Catholique, au sortir de la Messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de la Foi,
Lui crier: *Meurs, impie, ou pense comme moi.*
Calvin & ses suppôts, guettés par la Justice,
Dans Paris en peinture allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été Souverain,
Il eût pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux,
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que deux cents ans cette pieuse rage
Des nos ayeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la Nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa Loi sacrée on ajoûta des Loix;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,
Fit dans ses préjugés DIEU même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin, grace, en nos jours, à la Philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels, plus instruits, en sont moins inhumains:
Le fer est émoussé, les buchers sont éteints.
Mais si le Fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!

On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes frères à la mort:
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne *f*);
Et même le Muphti, qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux Chrétiens que le Sultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce Muphti nous honore *g*);
Dans le fond des enfers il nous envoye encore.
Nous le lui rendons bien: nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de Rois,
Londre, Berlin, Stockolm, & Genève; & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits ſignalant vos beaux jours,
A l'humaine raiſon vous donnez des ſecours,
Aux beaux Arts des Palais, aux pauvres des aſyles,
Vous peuplez les déſerts & les rendez fertiles:
De fort ſavans eſprits jurent ſur leur ſalut *h*),
Que vous êtes ſur terre un fils de Belzébut.

Les vertus des Payens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuſes maximes!
Gazetier clandeſtin, dont la plate âcreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes ſemblables,
Paîtris des mains de DIEU pour le plaiſir des Diables.
N'es-tu pas ſatisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne & Monteſquieu?
Penſes-tu que Socrate, & le juſte Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,

Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des Démons sont livrés sans partage,
Par le DIEU bienfaisant dont ils étaient l'image?
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de Chérubins au Ciel environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance & croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens; mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz & le sage Addisson,
Et ce Locke, en un mot dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse;
Ces esprits qui semblaient de DIEU même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste;
Ami, ne préviens point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu?
A la Religion discrettement fidèle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle;
Et sans noyer autrui, songe à gagner le port:
La clémence a raison & la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même DIEU, vivons du moins en frères:
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux
Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie.

Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de deſirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans :
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah ! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.



QUATRIÈME PARTIE.

C'eſt au Gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'École qui troublent la Société.

OUI, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte ;
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte ;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pû, parmi tant de Docteurs,
Parmi ces différends que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix ſi conſtante ?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit, de-là les monts, bâtards de Lucifer,
Le Grec & le Romain, l'empeſé Quiétiſte,
Le Quakre au grand chapeau, le ſimple Anabaptiſte,

Qui jamais dans leur Loi n'ont pû se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous étes sage, & que vous étes Maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait sû l'être,
Jamais un Jacobïn, guidé par son Prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise:
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Eglise, k)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses Sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser;
Pour les anéantir, il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des Prêtres.
Un Roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres,
Crut pourtant, sur la foi d'un Confesseur Normand.
Jansenius à craindre, & Quesnel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourrure, Avocats, Bacheliers,
Colporteurs, Capucins, Jésuites, Cordeliers,
Troublerent tous l'État par leurs doctes scrupules:
Le Régent plus sensé les rendit ridicules: l)
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.
L'œil du Maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présens de Pomone,
Des filles du Printems, des trésors de l'Automne,

Maître de son terrein, ménage aux arbrisseaux
Les secours du Soleil, de la terre & des eaux ;
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles ;
Et des arbres touffus, dans son clos renfermés,
Emonde les rameaux de la séve affamés.
Son docile terrein repond à sa culture.
Ministre industrieux des Loix de la Nature,
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins ;
Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains,
Ne prétend pas le droit de se rendre stérile,
Et du sol épuisé tirant un suc utile,
Ne va pas refuser à son Maitre affligé
Une part de ses fruits dont il est trop chargé.
Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance
De diriger des Cieux la maligne influence,
De maudire ses fruits pendans aux espaliers,
Et de sécher d'un mot sa vigne & ses figuiers.

Malheur aux Nations dont les Loix opposées
Embrouillent de l'Etat les rênes divisées !
Le Sénat des Romains, ce Conseil des vainqueurs,
Présidait aux Autels & gouvernait les mœurs,
Restreignait sagement le nombre des Vestales,
D'un Peuple extravagant reglait les Bacchanales.
Marc-Aurèle & Trajan mêlaient, aux champs de Mars,
Le bonnet de Pontife au bandeau des Césars :
L'Univers, reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'Ecole ignora la manie.

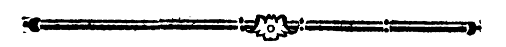
Ces grands Législateurs, d'un saint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome encore aujourd'hui conservant ces maximes,
Joint le Trône à l'Autel par des nœuds légitimes:
Ses Citoyens, en paix sagement gouvernés,
Ne sont plus Conquérans, & sont plus fortunés.
Je ne demande point que dans sa Capitale
Un Roi, portant en main la crosse Episcopale,
Au sortir du Conseil, allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction:
Toute Eglise a ses Loix, tout peuple a son usage;
Mais je prétends qu'un Roi que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
A sur tous ses sujets égale autorité; *m*)
Ils sont tous ses enfans: cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le Marchand, l'Ouvrier, le Prêtre, le Soldat,
Sont tous également les membres de l'Etat.
De la Religion l'appareil nécessaire
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles Loix, par un autre lien,
Ont confondu le Prêtre avec le Citoyen.
La Loi dans tout Etat doit être universelle.
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conseiller les Rois, pour enseigner les sages;
Mais du port où je suis, contemplant les orages,

Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos discours,
De vos nobles leçons salutaire interprète,
Mon esprit suit le vôtre, & ma voix vous répète.
Que conclurre à la fin de tous mes longs propos ?
C'est que les préjugés sont la raison des sots ;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre.
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la Terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnaît, ô DIEU que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta Loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi :
Je vois sans m'allarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais.

FIN.



NOTES.

a) Soit qu'un être inconnu, &c.

DIEU étant un Etre infini, sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentimens des Philosophes. Tous les Anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plûpart prétendaient que les Dieux avaient arrangé le monde, nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils disaient que l'Intelligence céleste avait, par sa propre nature, le pouvoir de disposer de la matière, & que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les Philosophes & les Poètes, les grands Dieux habitaient loin de la terre. L'ame de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste; selon d'autres, une harmonie résultante de ses organes; les uns en faisaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ;* les autres, une matière épurée, une quintessence; les plus sages, un être immateriel: mais quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les Epicuriens, ont reconnu que l'homme est entiérement soumis à la Divinité.

b) Il faut distinguer Confutzée, qui s'en est tenu à la Religion Naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

c) Il est évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choses d'institution, les loix civiles, la discipline, qui changent tous les jours selon le besoin.

d) On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les

opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentimens particuliers pour des loix générales.

e) (Chaque homme) signifie clairement chaque particulier qui vent s'ériger en Législateur, & il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

f) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse dans laquelle on alluma trop souvent des buch-rs.

g) Les Turcs appellent indifféremment les Chrétiens *Infidèles* & *Chiens*.

h) On respecte cette maxime, *hors de l'Eglise point de salut* : mais tous les hommes sensés trouvent ridicule & abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale & comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs & leurs maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'Archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'Archevêque Fenelon, *Vous êtes damné*? Et un Roi de Portugal écrirait-il à un Roi d'Angleterre qui lui envoie des secours, *mon frère, vous irez à tous les Diables*? La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous, est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, & dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

i] *Et ce Loke, en un mot, dont la main courageuse*
A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Le modeste & sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de son pouvoir Convaincu de la faiblesse humaine, & pénétré de la puissance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre ame que par la Foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à to :

être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Cartésianisme aussi faux en tout que le Péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur & profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres proprietés ; que ses élémens sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Etre tout-puissant ; ils ne faisaient pas réfléxion qu'après toutes les découvertes sur la matiére, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtems agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abîme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir, n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensee à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière, n'en est pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothése. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pû faire, & non ce que Dieu a fait. Il ne connait point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle & Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument differentes les unes des autres : la lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les élémens de Newton, une substance mitoyenne entre cet

être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son Optique: *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, & que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il soit, a des idées; nous en sommes bien loin: nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu & sentir son néant. Telle est la Philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple; & c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeller impiété; & ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé Matérialistes; & c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque Physique a donné le nom d'*ennuyeux.*

Quand même Locke se serait trompé sur ce point, (si on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiôme avant d'avoir connu les vérités particulières; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, & ce que c'est que d'être la même personne, le même soi; il est le premier qui ait prouvé la fausseté du systême des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathematisérent les idées innées, quand Descartes les établit, & qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut detruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas Philosophes.

N. B. *Le Lecteur curieux peut consulter le Chapitre sur Locke dans les Mélanges de Littérature,* &c. &c.

k) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Eglise Catholique, mais le poignard d'un Ecclesiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'Eglise de ces tems-là, détestés par l'Eglise de tous les tems.

l) Ce ridicule, si universellement senti par toutes les Nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haîne acharnée de deux partis qui n'ont jamais pû s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

m) Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays, mais la Loi génerale lie egalement tout le monde.

FIN.

TABLE.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

